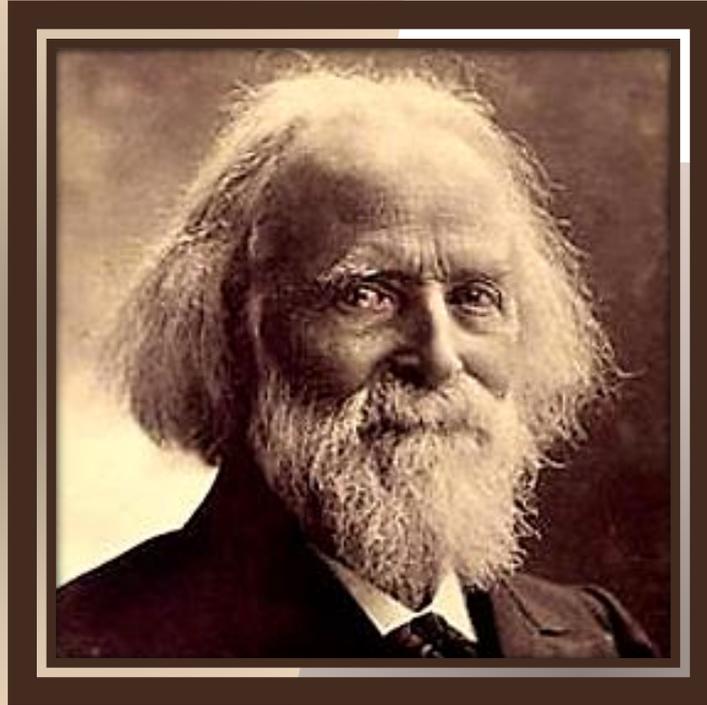


# ÉLISÉE RECLUS

1830



1905

## Compilation de Textes majeurs & Préfaces

Par Ordre Chronologique de Publication

Version PDF de JBL1960

En coproduction avec RZ1

Juin 2020

## Élisée Reclus

L'histoire n'est que la  
géographie dans le temps, comme  
la géographie n'est que  
l'histoire dans l'espace.

Précurseur de l'écologie

# SOMMAIRE

- P. 4 Présentation de l'auteur : Élisée Reclus (1830/1905)
- P. 5 Pourquoi sommes-nous des anarchistes ? 1889
- P. 7 Évolution et Révolution, 1891 (lien PDF)
- P. 8 En Australie comment la civilisation civilise, 1893
- P. 22 La formation des religions, 1894
- P. 30 L'anarchie, 1896
- P. 41 L'anarchie et l'église, 1900
- P. 49 Élisée Reclus – **Préfaces** ;
- P. 49 Préface de « Paroles d'un révolté » de Pierre Kropotkine, 1885
- P. 52 Préface de « La civilisation et les grands fleuves historique » de Léon Metchinkoff, 1889
- P. 62 Préface de la Seconde Édition de « La conquête du pain » de Pierre Kropotkine, 1892
- P. 66 LECTURES COMPLÉMENTAIRES AD HOC AU FORMAT PDF  
RÉALISATION JBL1960



## PRÉSENTATION DE L'AUTEUR



**Élisée Reclus (1830 – 1905)** est un géographe et anarchiste français. Fils d'un pasteur protestant de Gironde, il naît quatrième d'une fratrie de 17 enfants. Elevé par ses grands-parents en Dordogne, il est ensuite envoyé à 13 ans dans un collège luthérien en Prusse pour devenir pasteur. Mais il n'y reste que peu de temps et termine ses études au collège protestant de Ste Foy La Grande.

Il passe plusieurs années à voyager, en Angleterre, en Irlande, aux Amériques, où il prend le parti des Nordistes pendant la guerre de Sécession. Il tente de devenir planteur de bananes et de café en Colombie, mais son échec le contraint à rentrer en France.

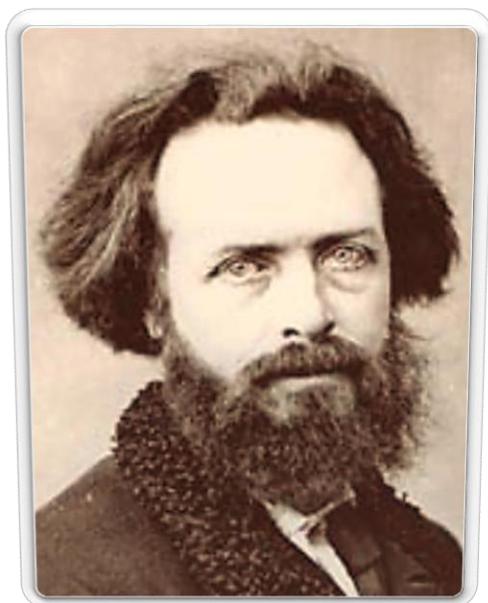
Source : [Babelio.com](http://Babelio.com)

*L'anarchie est la plus haute  
autorité de l'ordre*



*Élisée Reclus.*

## *Pourquoi sommes-nous des anarchistes ?*



*Élisée Reclus*

1889

Les quelques lignes qui suivent ne constituent pas un programme. Elles n'ont d'autre but que de justifier l'utilité qu'il y aurait d'élaborer un projet de programme qui serait soumis à l'étude, aux observations, aux critiques de tous les révolutionnaires communistes.

Peut-être cependant renferment-elles une ou deux considérations qui pourraient trouver leur place dans le projet que je demande.

Nous sommes révolutionnaires parce que nous voulons la justice et que partout nous voyons l'injustice régner autour de nous. C'est en sens inverse du travail que sont distribués les produits du travail. L'oisif a tous les droits, même celui d'affamer son semblable, tandis que le travailleur n'a pas toujours le droit de mourir de faim en silence : on l'emprisonne quand il est coupable de grève. Des gens qui s'appellent prêtres essaient de faire croire au miracle pour que les intelligences leur soient asservies ; des gens appelés rois se disent issus d'un maître universel pour être maître à leur tour ; des gens armés par eux taillent, sabrent et fusillent à leur aise ; des personnes en robe noire qui se disent la justice par excellence condamnent le pauvre, absolvent le riche, vendent souvent les condamnations et les acquittements ; des marchands distribuent du poison au lieu de nourriture, *ils tuent en détail au lieu de tuer en gros* et deviennent ainsi des capitalistes honorés. Le sac d'écus, voilà le maître, et celui qui le possède tient en son pouvoir la destinée des autres hommes. Tout cela nous paraît infâme et nous voulons le changer. Contre l'injustice nous faisons appel à la révolution.

Mais « la justice n'est qu'un mot, une convention pure », nous dit-on. « Ce qui existe, c'est le droit de la force ! » Eh bien, S'il en est ainsi, nous n'en sommes pas moins révolutionnaires. De deux choses l'une : ou bien la justice est l'idéal humain et, dans ce cas, nous la revendiquons pour tous ; ou bien la force seule gouverne les sociétés et, dans ce cas, nous userons de la force contre nos ennemis. Ou la liberté des égaux ou la loi du talion.

Mais pourquoi se presser, nous disent tous ceux qui, pour se dispenser d'agir eux-mêmes, attendent tout du temps. La lente évolution des choses leur suffit, la révolution leur fait peur. Entre eux et nous l'histoire a prononcé. *Jamais aucun progrès soit partiel, soit général ne s'est accompli par simple évolution pacifique, il s'est toujours fait par la révolution soudaine.* Si le travail de préparation s'opère avec lenteur dans les esprits, la réalisation des idées a lieu brusquement : l'évolution se fait dans le cerveau, et ce sont les bras qui font la révolution.

Et comment procéder à cette révolution que nous voyons se préparer lentement dans la Société et dont nous aidons l'avènement par tous nos efforts ? Est-ce en nous groupant par corps subordonnés les uns aux autres ? Est-ce en nous constituant comme le monde bourgeois que nous combattons en un ensemble hiérarchique, ayant ses maîtres responsables et ses inférieurs irresponsables, tenus comme des instruments dans la main d'un chef ? Commencerons-nous par abdiquer pour devenir libres ? Non, car nous sommes des anarchistes, c'est-à-dire des hommes qui veulent garder la pleine responsabilité de leurs actes, qui agissent en vertu de leurs droits et de leurs devoirs personnels, qui donnent à un être son développement naturel, qui n'ont personne pour maître et ne sont les maîtres de personne.

Nous voulons nous dégager de l'étreinte de l'État, n'avoir plus au-dessus de nous de supérieurs qui puissent nous commander, mettre leur volonté à la place de la nôtre.

Nous voulons déchirer toute loi extérieure, *en nous tenant au développement conscient des lois intérieures de toute notre nature.* En supprimant l'État, nous supprimons aussi toute morale officielle, sachant d'avance qu'il ne peut y avoir de la moralité dans l'obéissance à des lois incomprises, dans l'obéissance de pratique dont on ne cherche pas même à se rendre compte. Il n'y a de morale que dans la liberté. C'est aussi par la liberté seule que le renouvellement reste possible. Nous voulons garder notre esprit ouvert, se prêtant d'avance à tout progrès, à toute idée nouvelle, à toute généreuse initiative.

Mais, si nous sommes anarchistes, les ennemis de tout maître, nous sommes aussi communistes internationaux, car nous comprenons que la vie est impossible sans groupement social. Isolés, nous ne pouvons rien, tandis que par l'union intime nous pouvons transformer le monde. Nous nous associons les uns aux autres en hommes libres et égaux, travaillant à une œuvre commune et réglant nos rapports mutuels par la justice et la bienveillance réciproque. Les haines religieuses et nationales ne peuvent nous séparer, puisque *l'étude de la nature est notre seule religion* et que nous avons le monde pour patrie. Quant à la grande cause des férocités et des bassesses, elle cessera d'exister

entre nous. La terre deviendra propriété collective, les barrières seront enlevées et désormais le sol appartenant à tous pourra être aménagé pour l'agrément et le bien-être de tous. Les produits demandés seront précisément ceux que la terre peut le mieux fournir, et la production répondra exactement aux besoins, sans que jamais rien ne se perde comme dans le travail désordonné qui se fait aujourd'hui. De même la distribution de toutes ces richesses entre les hommes sera enlevée à l'exploiteur privé et se fera par le fonctionnement normal de la Société tout entière.

Nous n'avons point à tracer d'avance le tableau de la société future : *C'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie.* Mais ce que nous savons, c'est que toute injustice, tout crime de lèse-majesté humaine, nous trouveront toujours debout pour les combattre. Tant que l'iniquité durera, nous, anarchistes-communistes internationaux, nous resterons en état de révolution permanente.

## Évolution et révolution

Paru dans « La Révolte » en 1891

*Texte essentiel anarchiste d'Élisée Reclus, géographe prolifique, grand ami de Bakounine et de Pierre Kropotkine dans une nouvelle version PDF ;*

### Évolution et Révolution d'Élisée Reclus, paru dans « La Révolte » en 1891



Présentation & Analyse ; <https://ibl1960blog.wordpress.com/2020/05/28/evolution-et-revolution-delisee-reclus-texte-original-et-integral-1891-en-version-pdf/>

BIBLIOTHÈQUE DE PDF

## *En Australie, comment la civilisation civilise*



*Élisée Reclus*

*Publié dans la Société Nouvelle, 1893*

Qu'ils sont donc aimables et charmants les premiers explorateurs que la civilisation envoie chez les sauvages des pays lointains ! Qu'ils sont intéressants et sympathiques ! Surgissant tout à coup, ils débarquent d'un grand navire qui mouille au rivage marin, ou d'un grand bateau qui remontait le fleuve, débouchent par le col de la montagne ou par quelque route qui vient du désert. La faim, la soif, les fatigues les ont exténués, mais comme ils se montrent affables, dignes et reconnaissants ! Charmant tableau de Peau Blanche, au milieu des Peaux Noires ou des Peaux Cuivrées : Peau Blanche, la main sur le cœur, les yeux au ciel, ne peut dire son bonheur. Voir ses frères, ce désir l'animait dès son enfance. Dût-il y périr, il lui avait fallu les embrasser ! Il demeurerait à l'autre bout du monde, séparé par des mers profondes, des pics neigeux, des champs de glaces, des plaines de sables brûlants, mais son âme était inquiète... Enfin, il a retrouvé sa famille inconnue. N'avons-nous pas tous même papa ? Et il montre le soleil. — N'avons-nous pas tous même maman ? Et il montre la terre... « Mon roi m'envoie comme ambassadeur auprès de votre illustre nation dont la renommée est arrivée jusqu'à lui. Il m'a remis quelques petits objets que j'ai le plaisir de vous offrir en son nom. » Et il présente au chef une montre avec une bébette dedans qui fait marcher le temps, à la chéfesse un foulard de soie, aux garçons des eustaches, aux jolies filles des bagues et colliers en perles multicolores, puis il fait jouer une boîte à musique qu'il s'était appliquée dans le dos ou contre le ventre. Ce sont ses entrailles qui chantent un hymne de joie et de tendresse. Le soir il lancera une chandelle romaine comme messagère aux dieux de la voie lactée, et fera pleuvoir une pluie d'étoiles.

Il ne faudrait pas croire que ces manœuvres en captation de bienveillance manquent de sincérité. À tout prix il faut à l'aventurier rencontrer la sympathie. En montrer est le plus sûr moyen d'en trouver. Ces éclaireurs de la civilisation, hardis et intelligents toujours,

sont parfois des héros, et même des hommes bons et honnêtes. Dans leur nombre abondèrent des religieux ardents à porter la « bonne nouvelle » aux pays lointains : François-Xavier, Egédé, Barth, Taplin, Salvado, Casalis, Petitot, Livingstone, dix autres, cent autres, protestants ou catholiques ; leurs noms sont salués avec respect par tous, et en premier par les libres-penseurs. Les pères de Norcia racontent ainsi leur première entrevue avec les indigènes de la rivière aux Cygnes :

« Nous chantions et récitons nos prières, attendant avec anxiété le moment d'être massacrés et rôtis. Mais nous ne fûmes pas trouvés dignes d'une telle grâce. La lumière du jour nous tira de cette trépidation. Nous célébrâmes le divin sacrifice et nous récitâmes le bréviaire.

À midi, nous vîmes approcher une troupe de sauvages ayant dans la main chacun six lances et même plus. Nous les regardâmes d'un visage joyeux, mais Dieu sait qu'elle était l'agitation de nos cœurs ! Nous étant agenouillés et ayant prié le Très-Haut, nous nous avançâmes les mains chargées de pain, de thé, de sucre. À notre approche, les hommes agitèrent leurs armes, les femmes et les enfants hurlèrent et prirent la fuite. Tout en mangeant pain et sucre, nous leur faisons signe de déposer les sagaies et les invitons à nos mets. Quelques-uns d'incliner leurs armes et nous d'approcher avec le sucre et le pain, ayant soin d'en offrir aux enfants qui, se serrant contre les jambes de leurs pères, pleuraient et paraissaient avoir grand peur. Au premier essai du sucre, les sauvages le rejetèrent d'un air soupçonneux, mais nous voyant en manger sans façon, ils le mirent à la bouche ; et le trouvant de leur goût, témoignèrent leur approbation par des signes de tête et invitèrent les autres. Bientôt nos présents furent consommés et l'on s'en disputait les fragments. Par la grâce de Dieu et de sa sainte Mère, après une rencontre aussi périlleuse, la victoire était à nous. Lorsque nous nous retirâmes dans notre cabane, quelques sauvages nous accompagnèrent. Nous leur montrâmes nos instruments d'agriculture qui leur causèrent grand étonnement. Ce soir-là nous rendîmes de particulières actions de grâce à la miséricorde divine et aux Saints nos protecteurs. Ensuite nous nous endormîmes paisiblement. Le lendemain matin, des sauvages s'approchèrent, curieux de nous voir travailler. Saisissant l'occasion, nous les invitâmes à nous aider dans la construction d'une cabane. Ils s'y prêtèrent volontiers, et en vérité, nous aurions perdu beaucoup de temps s'ils ne nous eussent indiqué les meilleurs matériaux et où les trouver. Avec leur aide, la cabane se trouva parfaitement couverte le surlendemain. Ainsi prémunis contre les intempéries, nous commençâmes nos courses dans les bois. Avec les sauvages, nous mangions, nous dormions, nous marchions. Plus d'une fois nous portâmes à califourchon sur nos épaules les enfants, lesquels s'affectionnèrent tellement, qu'ils préféraient notre compagnie à celle de leurs parents, qui ne nous jalousaient point. Les racines, les lézards, les vermisseaux et semblables aliments qu'ils allaient quérir dans les bois, ils les partageaient fraternellement avec nous, après que furent épuisées nos provisions de riz et de farine. »

Quand ils arrivaient seuls ou avec une faible escorte, ces messagers de la civilisation gagnaient les cœurs par le charme des discours, par des manières accortes, des yeux riant la douceur et la bonté. Mais quelle terreur inspirait l'arrivée soudaine d'un navire du soleil

descendu, d'un prodigieux navire aux énormes voiles blanches, dont le ventre s'ouvrait, livrant passage à une troupe armée, à des sabres luisants, à des chevaux, êtres extraordinaires ! Partout la même histoire. Ces étrangers descendus du ciel, investis d'une puissance terrible, furent pris pour des ancêtres, des divinités de la foudre et de la lumière, adorés et obéis. Que ne furent-ils bons et raisonnables !

Une poignée de cavaliers armés de canons et de tromblons conquièrent l'Amérique, précédés qu'ils étaient de l'effrayante nouvelle : « Du pays solaire les dieux arrivent lançant la foudre par la bouche, et montant les coursiers du tonnerre » !

Les Mexicains baisaient la proue du navire qui amenait les Espagnols ; les croyant des Immortels à la suite de Quetzalcóatl, ils leur amenaient de belles Indiennes afin de gagner leurs bonnes grâces. Montezuma vint se prosterner devant les mystérieux étrangers, les teignit de sang, leur sacrifia des victimes, offrit à Cortez un costume complet de dieu. À ce dieu, ils donnèrent le nom d'Astre-Roi, à ses compagnons celui d'Enfants du Soleil. Les domestiques furent titrés de prêtres et grands prêtres.

Mais pourquoi ces êtres divins avaient-ils dévalé des nuages ? On ne soupçonnait leur soif de l'or, mais on avait une peur bleue qu'ils décrétassent la fin du siècle. Au lieu de se mettre en ordre de combat, au lieu de frapper d'estoc et de taille, de tuer, de butiner, pourquoi les Espagnols ne se rendaient-ils pas droit aux temples, s'asseyant sur les trônes pour commander aux peuples agenouillés ? Les Floridiens croyaient que les Célestes tuaient par l'éclair des yeux ; des natifs tombèrent raides morts en leur présence ; des femmes plus hardies apportaient des nouveau-nés, imploraient bénédiction. Dans leurs annales pictographiques, les Virginiens marquèrent l'arrivée des Européens par un cygne, qui par le bec jetait feu et fumée. On aspergeait Alarcon de maïs : Tu es notre seigneur, fils du Soleil, et à notre seigneur rien ne doit rester caché. Et chacun de se confesser. Les Zapotèques les tenaient pour des hommes de fer conçus par le Soleil dans le sein de la Mer. Au Yucatan, les étrangers passèrent pour des *Hayota* ou « hommes du ciel ». De même leurs descendants sont encore appelés *Viracocha* par les Péruviens. Au Guatemala ils étaient salués avec des encensoirs. Les Xaquesses colombiennes s'agenouillaient, les arrosaient avec des palmes, tandis que les prêtres étendaient de riches étoffes, égorgeaient un enfant aux chairs délicates. À Guachete, on jetait un nourrisson du haut d'un rocher en guise de bienvenue. Lorsque Nicolas Pierrot arriva chez les Poutéouatamis, les vieillards allumèrent un calumet solennel et l'enveloppèrent de tabac : « O forgeur de fer, esprit puissant, loué soit le Soleil qui t'a conduit à notre peuple ! » Et ils l'adoraient, abattaient les branches d'arbres devant lui, aplanissaient son chemin.

En Afrique, les Malgaches reçurent le premier Français en se couchant à ses pieds, implorant qu'il leur marchât sur le corps. Les Azanaghis du Sénégal, comme les Caribes, prirent, pour de grands oiseaux à ailes blanches, les vaisseaux qui leur arrivèrent ; au repos et voiles carguées, ces vaisseaux se transformèrent en poissons ; puis, quand on les vit lever l'ancre, prendre le vent, disparaître dans le lointain, revenir par la suite, on ne douta plus qu'ils ne fussent d'énormes esprits vagabonds. Dans notre siècle encore, Wissmann, Brun-Rollet et du Chaillu passèrent pour des êtres célestes. Thibaut se vit

rendre les honneurs divins à Badalik, île du haut Niger : « Les pauvres gens ne voulaient pas s'en aller, il nous fallut accepter du bétail que nous abattîmes, tandis qu'ils dansaient et chantaient comme à leurs sacrifices. Un de nos drogmans leur distribuait des chiffons. Ceux qui n'obtenaient rien, baisaient au moins le sol qu'avaient foulé nos pas... Ils se disputaient les calebasses de lait dont nous n'avions pas voulu, ils en buvaient ou s'en aspergeaient le corps et la tête, puis engageaient des danses lascives menées par les femmes.

« ... Les Européens cousinent avec le dieu Hanza, ils n'ont qu'à tracer des signes pour que leurs magasins s'emplissent spontanément d'étoffes et de marchandises. En hissant un drapeau, ils font surgir un vapeur que d'innombrables génies poussent en nageant sous la coque. » Moffat et Thompson voulurent voir un rite dont le spectacle était interdit aux hommes : « Qu'ils entrent, puisqu'ils viennent du Ciel ! » S'écrièrent les Béchuanesses. Non contents d'attribuer la pluie et le beau temps aux missionnaires, les Nicobarais leur demandaient comment ils avaient fait pour créer le monde ?

En Océanie, La Pérouse apparut aux insulaires comme un démon sorti des flots. Même imagination à Nouka-Hiva. Avec la fumée de tabac qui s'échappait de leurs lèvres, les matelots passèrent, dans l'archipel Tokelau, pour des mangeurs de feu. Même idée à Mindanao. Les Fidjiens ne pouvaient croire qu'il se trouvât un « pays naturel » produisant des haches assez dures pour couper ces tubes de fusil qu'ils prenaient pour des roseaux. Les Samoa furent stupéfaits de voir leur apparaître les « Fendeurs du Firmament ». Les Maoris attribuaient quatre yeux, deux devant, deux derrière la tête, aux matelots qu'ils avaient vus ramant le dos tourné à l'avant du bateau.

À Fahé, aux Nouvelles-Hébrides, à Aneytium, les visiteurs furent réputés venir du soleil. Quand le bâtiment s'évanouissait à l'horizon, les Hawaïens disaient qu'il remontait dans les airs. Les Maoris le prenaient pour une baleine ailée et les Wallisiens pour un jardin complanté, les mâts pour des cocotiers. Pour les Kroumanes, le navire était une chose divine, incréée. Une chaloupe abandonnée fut par eux mise en un temple.

Cook et Bougainville renouvelèrent le Triomphe de Bacchus dans les Indes. On se prosternait devant le navigateur anglais, on le congratulait en liturgies ainsi que les matelots, mais il n'en chaillait guère aux braves mathurins, tout entiers aux frisques et jolies femmes qui baisaient leurs genoux. Tenu pour le dieu Lono, leur capitaine eut pour sa part la plus belle fille de la reine. Les cheveux blonds et rouges dénotèrent des êtres surnaturels ; les os de bœuf qu'ils rongeaient passèrent pour des tibias de géants immolés, et les tranches de melon pour de sanglantes côtes humaines. Neptune et sa famille furent conduits au sanctuaire national et présentés cérémonieusement aux idoles, tandis que le peuple dansait et chantait. Immolant un porc aux pieds de Cook, le pontife se mettait en devoir de lui en fourrer un large morceau entre les mâchoires... Mais le noble étranger se rebiffa. Sans doute la chair était trop dure ? Et le sacerdot de la mâcher respectueusement, avant de la réoffrir. On servit à l'équipage un festin de Gargantua. Malheureusement les marins buvaient le kawa en immortels, mais ne le portaient qu'en mortels. Vint le désenchantement ; Cook lui-même se montra plus d'une fois colère et brutal envers ses

adorateurs, bientôt envahis par une maladie hideuse, inconnue jusqu'alors, et qui récompensait mal leur ferveur.

Les Français firent aussi tout ce qu'il fallait pour que les Malgaches ne se méprissent pas longtemps sur leur compte. Tous ces dieux gaspillèrent à plaisir leur divinité, se montrant moins hommes qu'animaux. Le seul à notre connaissance qui ne désabusa pas trop vite les sauvages fut Cabeça de Vaca, dans son odyssée de la Floride au Mexique. Ayant fait des guérisons considérées comme miraculeuses, il passait pour être descendu du ciel et avoir reçu du soleil le pouvoir de lire dans les cœurs, de donner la vie ou la mort. Les sauvages mettaient à ses pieds ce qu'ils possédaient de mieux, et les belligérants se réconciliaient pour lui offrir leurs hommages.

Nos Australiens ne manquèrent pas non plus de prendre les Européens premier-débarqués pour des *Ngamajit* au teint d'aurore, des ancêtres qui arrivaient du Pays des Ombres, montés sur un formidable volatile dont les ailes étaient maîtresses des plaines liquides et des espaces célestes. Hippogriffes, que le gouvernail et les amarres. Les canots, autant de petits collés au flanc du monstre. Le premier qui vit l'apparition courut vingt kilomètres d'un trait pour annoncer le prodige. Tout ce qui entourait ces êtres merveilleux semblait effrayant et magique. La lanterne allumée au haut de la tente passait pour un fusil qui fouillait l'obscurité, un pistolet pour l'enfant du fusil.

Tout comme les populations du Pont-Euxin qui fêtaient les Argonautes par des « théoxénies », nos Australiens estomiraient les Européens, s'évertuaient à leur trouver des ressemblances avec tel parent ou tel ami passé dans l'autre monde. Des matelots échoués furent en pompe conduits au cimetière pour qu'ils indiquassent la place qu'ils avaient occupée jadis. Apprenant cette histoire, un déserteur de Moreton-Bay se présenta délibérément comme un ancêtre mort depuis si longtemps qu'il avait oublié jusqu'à son nom. Buckley arrivant avec une canne ramassée sur une tombe du chemin, les noirs reconnurent le bâton et n'en voulaient démordre : le voyageur était un ami défunt. Apercevant certaine cicatrice sur la jambe d'un colon, les naturels criaient de joie et le camp se mit en fête. Grey eut peine à se soustraire aux caresses d'une vieille : « Mon fils bien-aimé ! Te revoilà ! » — « Toi, ô mon frère, mort depuis si longtemps ! » Fit un vieillard en saluant Castella. — Telle brave fermière anglaise passait auprès des Yarra-Yarras pour une de leurs anciennes matrones ; la tribu lui communiquait ses grands secrets, ne faisait rien sans la consulter. Bon gré, mal gré, une dame naufragée dut accepter le rôle d'une déesse réapparaissant du fond des mers pour la félicité de son peuple fidèle. Les vaillants lui réclamaient les faveurs que Vénus accordait à Anchise. Ailleurs une veuve courut se jeter au cou d'un blanc ; Eurydice débordant d'enthousiasme, elle ne doutait point que l'amour n'eût fait ressusciter son Orphée. Oldfield argumentait en vain contre de vieilles barbes qui de lui prétendaient avoir gardé un souvenir distinct : « Si tu n'avais été un noir, d'où sortirais-tu ? » Bland protestait : « Quelle absurdité ! Jamais, je vous l'affirme, je n'avais été ici par avant ! » Et un gamin de lui répondre : « Jamais tu n'étais venu ? Allons donc ! Et tu aurais trouvé le chemin ? » Petitot reçut une réponse analogue des Loucheux dont il avait corrigé une indication

erronée, grâce à sa carte. « Comment, firent-ils, peux-tu connaître un pays que tu declares n'avoir jamais vu ? L'as-tu visité en passant sous terre ? »

« Tombe nègre, ressaute blanc », disent les Non-Non australiens dans leur langage pittoresque pour désigner la résurrection. Un pauvre diable qu'un jury de Melbourne trouva bon de pendre, prit la chose gaiement et s'écriait sous la potence : « Très bien, moi sursauter, blanc avec cigares ! » Car les nègres croient ressusciter chez les Blancs, en un pays de cocagne. Habités à garder la peau de leurs défunts, ils avaient remarqué la blancheur des muscles dépouillés du derme. De là les dénominations d'« écorchés », de « revenants » et de « morts » qu'ils donnaient aux colons. Ils se barbouillent de craie en signe de deuil. Rappelons à ce propos que par toute l'Europe les châteaux historiques sont hantés de Dames blanches, messagères de trépas. Les Bangallas du Congo passeront blancs dans l'autre monde. Les démons Nâts sont blancs chez les Karènes ; aux nègres le diable se montre en semblance de pierrot.

Après sa découverte, en 1605, par Willem Jansz, qui toucha la côte ouest du golfe de Carpentaria, l'Australie ne fut visitée qu'à de rares intervalles. De l'immense contrée, terre inconnue qu'on disait habitée par d'affreux cannibales, sous forme à peu près humaine, le gouvernement anglais fit un pénitencier pour loger ses criminels, trop nombreux pour être pendus.

En 1787, débarqua le premier convoi de déportés et déportées, sous les ordres d'un capitaine Philipp, choisi en raison de sa brutalité. Pendant un demi-siècle environ, la Grande-Bretagne gratifia ce continent de 100,000 galériens, toute une armée, dont 25,000 à Van Diémen, et 75,000 à Sydney et, à Botany-Bay. En 1835, la Nouvelle-Galles du Sud contenait 28,000 déportés auxquels on administra dans l'année 22,000 punitions disciplinaires, dont 3,000 à la « garcette » et 100 exécutions. De temps à autre quelque malheureux trouvait à s'échapper, fuyait vers un campement nègre, et pour ne pas être mangé, mettait son talent à se faire bien venir ; n'ayant pas le sel ou le sucre des missionnaires, il se présentait en mâchonnant de la galette, et faisant le geste d'en offrir, criait : « Pain bon ! Pain bon ! » Si fort et avec tant d'insistance que les indigènes prirent cette éjaculation pour le cri distinctif des Blancs, de même qu'entendant toujours appeler « Mary, Mary » ils désignèrent les Européennes par le nom de Mary Blanche. D'autres convicts s'ensauvèrent avec une bouteille de rhum. Rhum et pain, pain et rhum assuraient bon accueil. Le Non-Non ne repousserait personne qui se mettrait sous sa protection ; d'ailleurs, il a la curiosité passionnée de son cousin le Casoar. On ne tardait pas à constater l'étonnante ressemblance de l'arrivant avec quelque ami d'outretombe, on l'accueillait joyeusement. Dès qu'il charabiait la langue, le nouvel arrivé devenait un personnage, surtout si du bague il rapportait quelque talent de société. L'ancien meurtrier passait capitaine et chef de guerre, le bigame se faisait adjuger plusieurs épouses, se montrait plus sauvage que les sauvages.

Ainsi, les Primitifs rêvaient justice, bonheur et abondance. Un cygne leur arrivait en messager, un cygne immense nageant parmi les nuées, volant d'horizon en horizon, descendant du ciel et battant de grandes ailes blanches. Des génies arrivaient, hérauts de

la parole nouvelle. Montés sur des coursiers-ouragans, ils tenaient en main, qui la foudre, qui l'eau de feu, puisée à la fontaine de Jouvence, pensait-on. Or, ces Messies étaient ce que la Grande-Bretagne avait de mieux en voleurs, banqueroutiers, escarpes, empoisonneurs, chourineurs et autres malandrins, l'exécrable rebut des Trois-Royaumes. Tel fut le premier contact de la civilisation avec les enfants de la nature.

Vers 1849-1852 la réaction triomphait sur toute la ligne. La France, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Russie emprisonnaient, fusillaient, déportaient les fauteurs de révolutions. Les plus énergiques parmi les meilleurs et les pires parmi les mauvais sentirent le besoin de s'expatrier, d'aller loin, bien loin. Alors se répandit la nouvelle que des mines d'une extraordinaire richesse avaient été ouvertes en Californie, puis on apprit que l'Australie regorgeait de quartz aurifère, de placers, de nuggets et de pépites. Ce fut la Ruée de l'Or. De tous les ports chrétiens s'élançèrent des navires vers le nouvel Eldorado. Semblablement, quand la régénération religieuse et sociale qu'avait espérée le XVI<sup>e</sup> siècle, avorta en luthérianisme et calvinisme, finalement en jésuitisme, une foule hardie s'enrôla dans l'armée de Mammon, forma la phalange des Conquistadores qui se continuèrent en « Frères de la Côte », en boucaniers et flibustiers, puis en traitants et négriers, gens qui, partant avec la sacoche vide, entendaient revenir avec la sacoche pleine, Dieu aidant ou le Diable. D'abord il ne s'agissait que de laver les sables et alluvions, besogne relativement facile. Mais quand, pour suivre le métal dans les profondeurs et l'arracher aux mines et roches dures, il fallut recourir aux machines mues par de puissants capitaux, les coureurs de fortune se jetèrent sur l'élève du grand et du petit bétail, afin de transformer l'herbe en viande et la viande en lingots. La seconde industrie se montrant au moins aussi lucrative que la première, nombre d'aventuriers se mirent à produire de la laine et du cuir aux alentours des grands ports, puis on remonta les fleuves, on poussa dans l'intérieur. Pour bergers les éleveurs prenaient des forçats que le gouvernement livrait gratis, très satisfait d'économiser leur nourriture. L'absence de bêtes féroces facilitait l'entreprise. On lâchait les troupeaux dans les pacages de cent, deux cents, trois cents kilomètres carrés, qu'avec le temps on subdivisait en clos et ranches. Les pasteurs racolés au pénitencier tenaient à distance les dingos et les indigènes.

— À propos... comment les colons avaient-ils obtenu ces mines, pacages et prairies ?

— Par la grâce de Dieu. Au début, on y mettait quelques façons. Ainsi, en 1835, John Batman, débarquant à Port-Philipp, s'était fait céder par les naturels une étendue de 2,400 kilomètres carrés, en échange de plusieurs couvertures et divers menus objets. John Batman fut un monsieur très honnête si on le compare aux voisins qui s'installèrent à côté, s'adjugeant vallées et collines. Il ne leur en coûtait guère. Ils montaient à cheval avec de bons compagnons, racolaient au dépôt de joyeux forçats, galopaient aux sauvages, envoyaient quelques prunes dans le tas. Même il leur suffisait de s'annoncer par quelques coups de fusil, de regarder d'une certaine façon et la négraille se garait ; si elle était sage, ils arrivaient, regardaient à droite, à gauche : « Voyez ce terrain fertile qu'arrose un ruisseau, vous installerez votre chalet sur la tuque boisée. Incendiez le broussis, débitez les gros arbres en planches pour baraques et hangars. Lâchez sur la terre du Bon Dieu le taureau et les génisses, le bélier et les brebis. Croissez et multipliez ! »

La colonisation se fit sur le principe que la terre australienne étant *res nullius* — dite en latin l’assertion a grand air et semble indiscutable — ou « la chose de personne », relevait du gouvernement qui, moyennant achat ou redevance, l’attribuait au premier occupant, pourvu que le premier occupant ne fût pas un nègre. La couronne récompensait la bonne conduite des forçats en leur distribuant des bons portant donation de deux à trois hectares. Un convict cabaretier troquait ces bons contre de petits verres et mourut propriétaire à Sydney de quartiers entiers, valant alors une trentaine de millions. Au nom de Victoria, reine de la Grande-Bretagne, l’administration parcellait, concédait le sol à telles et telles conditions, vendait ce qui ne lui avait rien coûté. L’immigrant avançait, l’aumaille augmentait, les noirs disparaissaient. Sur un si vaste territoire l’aborigène ne regardait pas aux kilomètres carrés ; il accueillait le nouvel arrivant avec bienveillance, ne se lassait pas de regarder cet homme venu de par-delà les nuages avec la foudre dans un roseau, mirait ces énormes quadrupèdes cornus, ces grandes vaches dont on emportait de pleins sceaux de lait ; il jubilait de voir les fringants étalons, les poulains bondissant autour des juments. Tel un ramier, couvant sa nichée dans un eucalypte à cent pieds au-dessus du sol, suit avec intérêt le manège des bûcherons qui attaquent l’arbre immense à coups de hache, tel le nègre naïf insouciant s’amusait à voir l’Européen construire des blocages, enclore des prairies. Les pauvres hères ne pouvaient se désabuser de leur respect pour l’Européen, être supérieur, d’Outre-Bleu descendu ; ne pouvaient se guérir de l’idée que le fusil était un être vivant. On en vit qui s’élançaient vers les carabines qu’on déchargeait sur eux, ils passaient la main sur le canon afin d’arrêter la fumée et d’apaiser sa colère. Ils badaient le blanc tant qu’il ne lançait pas sur eux ses chiens danois. Hospitaliers quand même, ils ne demandaient qu’à partager avec l’étranger leur abondance ou leur misère. Quand il explorait la contrée, on lui tendait les meilleurs morceaux de venaison, le poisson gras, le fruit juteux, et la nuit, il trouvait humble et soumise, préparant sa couche, la plus jolie fille de la tribu : Accepte, seigneur d’outre-mer, accepte ! Mais le sire était de trop haute condition pour se sentir obligé envers ces espèces.

La conquête pacifique se consolide. De temps à autre le colon va courre le kangourou, histoire de régaler ses chiens. Les bergers font rude guerre au forestier rouge, tant pour le sport que pour avoir des souliers souples et ne prenant pas l’eau, des jaquettes chaudes, des manteaux moelleux et se tailler des pantoufles confortables dans la queue, qui donne en outre un excellent potage. De grands lévriers, dressés exprès, en étranglent quantité, mais il reste trop de cette « vermine » qui, broutant à côté du bétail civilisé, diminue sa ration d’herbe. Bientôt, les législateurs passent des actes en faveur du mouton qu’il faut protéger contre le dingo carnassier, protéger surtout contre son rival, l’herbivore kangourou. Des entrepreneurs, commandités par un syndicat, battent les plaines avec meutes, équipages et tireurs émérites. Pour 100 cartouches, le célèbre Donovan rapporte 98 paires d’oreilles. Un éleveur racontait à Lumholtz avoir détruit en 18 mois seulement 6,000 marsupiaux : ouallabis, kangourous-rats, grands forestiers. Cependant Mitchell, le héros des premières explorations, remontra que tuer le kangourou, c’était tuer l’indigène, comme déjà il était advenu en Tasmanie. « Le kangourou, disait-il, est plus nécessaire au nègre que le mouton à l’Européen. » Nul ne l’ignorait et personne ne s’avisait de le contredire. Mais on savait aussi qu’un forestier mange autant d’herbe que six moutons. On organisait des battues monstres auxquelles on conviait les dames, et le soir, après

Champagne, on galopait triomphalement le long des bêtes couchées sur le flanc. En 1887, on évaluait encore leur nombre à 1, 900,000 ; à 700,000 en 1888. Et si, mourant de faim, irrité par le spectacle des bêtes grasses, l'indigène faisait irruption dans l'enclos et s'adjugeait quelque pièce, cela s'appelait a brigandage » ; acte sévèrement qualifié, sévèrement puni par la loi des blancs, imperturbable dans les distinctions : « Le kangourou, en tant que gibier, est propriété commune, le mouton, en tant que bétail, est propriété privée. » — Commencez par une bonne définition, précisez les termes, établissez que l'argent, le capital du riche, porte intérêt, et que le travail, capital du pauvre, n'en porte pas, le reste ira de soi. La législation obligeait l'indigène à des méfaits qu'elle punissait durement. Quelques articles du Code, simples et clairement libellés, constituaient aux bouscassiers bipèdes et forestiers quadrupèdes même État Civil et judiciaire. Shakespeare pensait-il à la spoliation du sauvage par le civilisé quand il fait parler « Caliban aux cheveux hérissés » :

« Lorsque tu abordas, tu me caressais, me faisais mamours, tu me donnais des mures trempées dans l'eau. Je t'aimais alors, je te montrais les beaux endroits, les sources fraîches et les puits salés, les lieux arides et les régions fertiles. Cette île m'appartient et tu me l'as volée ! »

— « Être de basse et perverse origine ! Repaire immonde de tous les vices ! » Répond Prospéro pour toute justification.

Le colon qui veut transformer une forêt en moutonnerie, n'a pas la simplicité de s'attaquer hache en main aux eucalyptes géants ; il enlève à hauteur commode un cercle d'écorce sur les troncs. L'opération, dite du ceinturage, tranche la communication entre les vaisseaux de sève montante et les vaisseaux souterrains ; l'arbre dépérit et meurt. Les grands squelettes blanchis tendent vers le ciel de longs bras décharnés ; le vent entrechoque les ramures avec un bruit sec d'ossements. Il suffit alors d'une allumette dans un amas de ramée et de feuilles sèches, pour réduire en cendres l'œuvre qui coûta plusieurs siècles à la Nature. Aux pigeons, aux tisserins de prendre vol, à tous sylvestres de trouver à vivre par ailleurs.

L'indigène, cependant, ne pouvait s'adjuger la vache qui avait franchi la palissade, saisir les moutons égarés sur son territoire. Tout bonasse qu'il fut, Caliban voyait rouge par moments et sa colère chauffait. Exproprié de ses chasses, il se rejetait sur d'autres cantons, mais les bons cousins le recevaient à coups de nolla-nolla :

« Ça, c'est à nous, c'est pas à toi. Rattrape-toi plutôt sur les innombrables moutons de l'étranger. Venge-toi si tu peux ! » C'est ainsi qu'aux « actes de brigandage », aux « bris de clôture en plein jour » et aux « forfaits contre la propriété » il ajouta des crimes contre la sacro-sainte personne des Blancs. On l'attendait là. Il commit des meurtres, des assassinats qui criaient vengeance dans les colonnes des journaux. C'était un quidam qu'on avait sagaié par derrière. C'était un innocent enfant que les monstres avaient assommé d'un coup de casse-tête. C'était un berger qu'abattait un jet de boummerang, quand tranquille comme Baptiste, il conduisait son troupeau à la fontaine. À ce propos,

l'on sait combien l'eau est précieuse en certains districts, et l'accaparement par les colons des sources et ruisseaux n'était pas moins ressenti que la destruction du kangourou. Si bien que, tourmentés par la famine dans le terrible été de 1876-77, les Birrias et les Koungariditchés dont les blancs avaient accaparé le meilleur du territoire en arrivèrent à manger leurs enfants. Se figurant les blancs solidarisés en castes ou tribus, ces imbéciles se vengeaient d'un Européen sur le premier Européen venu. Dérailson intolérable, crime abominable des noirs, qu'on punissait par des massacres.

« Les sauvages ont perpétré de nouveaux attentats, leurs actes inhumains ont encore soulevé l'indignation des hommes de cœur... Il serait grand temps qu'une répression sérieuse mît un terme à ces crimes dignes des démons... »

Amener ces malfaiteurs devant un tribunal, les livrer à la basoche, on s'y essaya, mais la bouffonnerie ne prit pas. Les brutes ne s'y prêtaient d'aucune façon ; il fut impossible de leur faire rien comprendre à notre institution judiciaire, dans laquelle « la forme emporte le fond », pour parler comme le grand jurisconsulte Philippe Dupin. Technique, toujours technique, et rien que technique, elle n'a que faire de la conscience, met l'équité sous ses pieds. Après quelques procédures grotesques, il n'y eut qu'à mettre les indigènes hors la loi, les déclarants incapables « d'ester en justice et de posséder arme à feu ». Assimilés au dingo pillard, ils jouissaient à peu près des mêmes droits politiques et civils. Un grand juge de Tasmanie — en ces affaires la Tasmanie donnait le ton et prêchait d'exemple — avait décidé :

« Que le natif, même l'ancien habitant, avait à vider les parages d'une concession faite par la Couronne. Que tout colon pouvait considérer comme preuve suffisante d'un brigandage commis ou à commettre, la présence d'un nègre sur sa propriété, et qu'il avait tous droits de se prémunir contre une attaque présumée. »

Habitué à ne voir que des hommes à cheval, les bestiaux des parages s'inquiètent quand ils flairent le nègre, s'épouvantent à son approche. L'indigène ne peut donc se montrer sans porter tort à la propriété du blanc. Recevoir à coups de fusil cet intrus, malfaiteur possible ou probable, n'excédait pas les droits de légitime défense. Devant le tribunal de Sydney l'avocat Wardel établit de par Baronius, Puffendorf et Barbeyrac que : « les naturels sont proscrits par la loi naturelle. Les tuer n'est pas crime. Ces anthropophages il faut les exterminer par raison d'utilité publique. Ils mangent des chiens putréfiés et boivent, — boivent ? Non, ils jappent — l'eau des fossés infects, déshonorent l'humanité par des manières bestiales ». Sur ce thème on brodait à plaisir ; rien ne semblait trop bizarre, trop étrange ou monstrueux. On hait ceux qu'on connaît mal ; on abomine ceux qu'on ne veut pas connaître. « Ces chimpanzés, descendez-les sans regret ! » imprimait un journal de Port-Jackson.

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité !

Les gazettes de Sydney expliquaient : « Fauves ou aborigènes, c'est tout un. Vous les dites inoffensifs ? Qu'on les laisse dépérir par la diminution de leurs moyens de subsistance. Vous les dites féroces ! Qu'on les supprime ! »

La cause était entendue. L'opinion publique avait prononcé. Des expéditions furent organisées par les colons qui empruntaient à l'administration une ou deux compagnies de réguliers. On surprenait un campement ; en un tour de main, on abattait hommes, femmes, enfants. Avec leur peur des esprits, ces pauvres gens n'osaient bouger dans l'obscurité ; l'on en profitait pour les massacrer plus à l'aise. Puis les journaux tels que le *Colonial Times* racontaient avec satisfaction :

« Il y a huit jours, les habitants de la seconde division occidentale ont expédié quantité de noirs. Tandis qu'ils étaient groupés autour de leurs feux, les colons et nos soldats les canardèrent à dix pas. »

On avait d'abord employé les galériens comme rabatteurs. Du Petit Thouars raconte que des convicts furent acquittés après avoir brûlé vifs des indigènes. Dans les cabarets à Bowen, Townsville et Cooktown, on se vantait des sauvages qu'on avait tirés comme lièvres. Le dimanche, les jeunes sportsmen couraient le nègre. De dix lieues à la ronde, les messieurs arrivaient, accompagnés de chiens et de forçats, fouillaient les buissons. Quelquefois on revenait bredouille, le plus souvent on abattait un homme ou deux, on cassait la tête à une lubra, on écrasait ses gosses. Entre-temps des amateurs dressaient leurs mâtins à manger de ce gibier, gratifiaient l'indigène de pain à l'arsenic, de brandy additionné de mort aux rats ou de couvertures contaminées par des maladies contagieuses. Pour se débarrasser des riverains du Hunter, on eut recours au sublimé corrosif, et près de Bathurst à des barils de farine empoisonnée. Un squatter recourait à la strychnine. Des colons, apprenant que le naturaliste Lumholtz collectionnait dans leurs parages, lui offrirent de tuer des sauvages pour le fournir de crânes.

Après quelque temps, la négraille ne se laissait plus surprendre, se mussait dans les bois ; mais on flairait sa présence et cela gênait. Un maître policier qui s'était bien trouvé d'avoir pris les noirs pour guides dans une chasse à l'homme, imagina de créer un corps de Bachi-Bouzouk, commissionné pour la « répression des délits agraires » ou plus exactement, pour l'extermination des délinquants. En quelles conquêtes l'étranger n'a-t-il pas profité d'une guerre civile ou de haines entre frères et concitoyens ? Les envahisseurs qui savent leur métier, fonctionnent, ont fonctionné, fonctionneront, en guise de pointe au javelot qu'un natif darde contre un autre natif. À la terrible bataille d'Aix en Provence, les Ambrons cisalpins et transalpins s'entrechoquèrent au cri d'Amhra, Amhra ! Et César continua la politique de Marius. Ce serait presque refaire l'histoire du monde que de raconter les inimitiés et trahisons de frères à frères. Tant parmi les sauvages que parmi les civilisés, il n'y a haine que de famille, fureur que de concitoyens. Après que les Visages Pâles eurent lancé les Hurons contre les Iroquois, les Comanches contre les Apaches, les blancs d'Australie jetèrent les noirs de l'est sur les noirs de l'ouest et les nègres du nord contre ceux du midi. Ces imbéciles croient aimer leur patrie en détestant leurs voisins, croient participer à la gloire, à la richesse et à la

supériorité des blancs en s'enrôlant sous leurs ordres. Un officier reçoit par chemin de fer un lot de *Blackies* robustes et bien découplés, enrôlés après une bouteille de rhum et la promesse de grogs ou *gorrogos* abondants. Il leur endosse un uniforme en flanelle légère avec lettres et chiffres dorés, les dresse à quelques manœuvres, leur met entre les mains une jolie carabine à longue portée, un charmant petit cheval entre les jambes. Puis il inspecte : biscuits, allumettes, poudre, cartouchière, patente, *all right*, en route les garçons ! La dite patente les institue gardiens de la Loi, les constitue en état perpétuel de légitime défense, les innocente de tout meurtre commis ou à commettre dans l'exercice de leurs fonctions.

*Allez  
Garantir la propriété,  
Défendre les champs et la ville  
Du vol et de l'iniquité !*

Muni du précieux brevet à cachet rouge, le sauvage crève d'orgueil. Ce n'est plus un nègre, mais un dieu, et il ne demande qu'à le prouver à quelque ancien camarade par un coup de foudre dans la cervelle. La vanité est féroce. En 1848, les gamins galonnés en mobiles le montrèrent bien aux Parisiens. Les nouveaux guérilleros, parmi lesquels s'enrôlent parfois de charmants gentilshommes décaqués, de gais rastaquouères, même des Cafres racolés au cap de Bonne-Espérance, prennent la campagne, reçoivent un plan d'opérations lesquelles embrassent un réseau de fermes où ils seront traités princièrement, s'ils savent plaire. La jeunesse dorée des environs s'invite aux battues. On pique dans la brousse, on fouille les marécages, on giroie dans la forêt ; les noirs reniflent des pistes insaisissables pour un Européen, déjouent les ruses qu'ils ont eux-mêmes pratiquées. Cette chasse à l'homme passionne nos chasseurs. Postés à cinq cents pas, ils s'enthousiasment à descendre des malheureux dont la javeline ne porte qu'à cinquante. Ils ont ainsi détruit des tribus entières ; rien qu'à Port-Mackay, les Kangal, les Fouldjin, les Gouga. Les fins tireurs marquent chaque tête abattue par une coche à la culasse. Sur telle carabine, le capitaine, amateur distingué lui-même, compta vingt-trois entailles. Toujours correcte, l'administration recommande la bienveillance et l'esprit de conciliation à l'inspecteur qui rédige les rapports à imprimer. Le dit fonctionnaire a une phraséologie spéciale, des expressions édulcorées, des formes mansuétudineuses : « repousser » pour surprendre, « nettoyer la place » pour fusiller les gens.

*Fortiter in re, suaviter in modo.*

Au cap River, telle fille de 15 ans fut « dispersée », telles négrillones qui avaient allumé un incendie furent « pacifiées ». Et quel incendie ? Un feu pour rôtir du poisson avait, de la berge, gagné des foins, — Où ? Sur le territoire de leur propre tribu. Victor Hugo disait déjà :

Un brigand les égorge et dit : « Je les apaise » !

Pour être juste, il faut constater que la police noire n'a point l'habitude de fusiller les fillettes ni d'égorger les sauvagesses pas trop vieilles. Pendant qu'on tombe leurs maris, les femmes se tiennent coites, et après l'abattage, l'officier livre à ses hommes le tas de femelles. Et s'il ne le faisait, sa propre vie ne vaudrait pas cher : une balle dans le dos est gagnée si facilement ! Les *gentlemen mami* ou hommes d'importance — c'est leur titre — se partagent au gré de leur aimable fantaisie les malheureuses, tremblantes et muettes d'effroi. Point délicat que cette distribution. Quand il y a maille à partir, les disputants révolvérissent celle qui fait l'objet de la contestation : « Ni moi ni toi, personne ne l'aura ! » Après l'orgie, les survivantes passent de main en main, vaguent de caserne en casernement. Quand elles ont cessé de plaire on les lâche, et les pourries vont crever dans l'ivrognerie ou la mendicité.

En somme, on n'extermine que rarement la tribu entière. Après avoir abattu quelques douzaines de sujets, on pourchasse les autres ; les fatigues, la faim, la soif en font périr davantage que les balles. Quand les noirauds ont perdu ce qu'ils avaient de mieux en hommes et en femmes, en fils et en filles, quand ils ont fait assez longtemps de l'héroïsme inutile, et savouré l'atroce misère, ils demandent grâce. Pourvu qu'ils se sentent matés et bien matés, le colon leur octroie volontiers la permission de rentrer, à titre de racaille immonde et d'ignoble valetaille, dans ce qui fut leur patrimoine mille fois séculaire. Ces misérables rendront quelques services, nettoieront les étables, porteront du fumier, des charges de bois, on les paiera en chiques essuguées, en riz avarié et abatis de boucherie. Des moutons, des bœufs, on leur jette la tripaille par-dessus le mur ; ils se ruent sur la carogne, se gorgent de sang chaud, engoulent à même les intestins et emportent les os pour les ronger. Spectacle odieux qu'ils n'eussent jamais donné dans leurs forêts natives.

Le contact immédiat des civilisés est aux non-civilisés funeste autant qu'aux poissons la rencontre du flot marin et du flot terrestre. Les misérables, retour d'exil, retrouvent leur femme ou leur fille métamorphosée en souillon de cuisine ; on leur rend celles qui sont gâtées à fond. Et la décence avant tout, la décence anglaise ! On leur fait quitter la nudité, vêtement divin, pour qu'ils s'affublent d'une chemise en loques, guenille infecte, pour qu'ils se fourrent les pieds dans des bottes à travers lesquelles passent les orteils, pour qu'ils coiffent un mouchoir bariolé, ou mieux encore un cylindre défoncé ; un feutre mou est ambitionné comme ailleurs une couronne ; on l'achèterait au prix de la vie. Ajoutez à l'attirail une pipe, et le moricaud, vaniteux comme un pou, affectera un superbe mépris pour ses confrères qui vaguent dans la liberté d'autrefois ; il en parle comme le blanc, le désigne par l'épithète injurieuse de *mayoll*, arbre de la brousse. Dès qu'il a lié familiarité avec le valet de carreau, il cuide avoir pénétré les mystères de la civilisation, se tient pour un gentleman. Il est tout à fait « dans le mouvement » quand il happe une poule égarée et chope un mouton d'aventure ; mais le maître lui pardonne aisément des peccadilles qui au fond ne lui déplaisent pas. L'avilissement étant irrémédiable, le nouveau propriétaire n'a rien à craindre pour l'avenir. Au spectacle de cet être humain croupissant dans l'abjection, le Pharisien savoure mieux sa propre justice : Pareilles espèces ne me sont rien. Dorénavant, il traitera en chiens ceux qu'il avait traités en loups. Et montrant dédaigneusement ceux qu'il a dépouillés, il s'écrie : Mendians et parasites ! De son autorité privée le squatter élève à la dignité royale un drôle quelconque, généralement un

loustic à poigne, roublard et ivrogner. L'investiture se fait par une ficelle ; il attache au cou du souverain une plaque en cuivre :

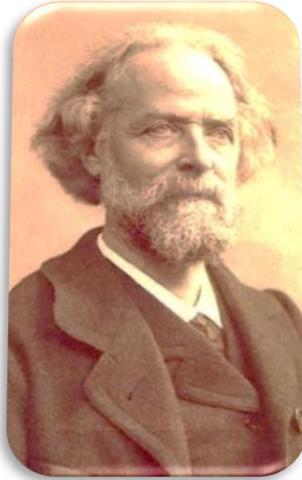
### LE ROI BOB

Délabré mais couronné d'un haute-forme, Bob rayonnera la majesté. Au monarque de veiller à ce que ses sujets respectent la propriété du blanc ; de sa royale main, il calotera les pillards et chapardeurs, et s'il ne peut ou n'ose, il les mouchardera. Sa liste civile ? Il aura son os en permanence, tout comme le sultan ; de temps à autre, le fond d'une blague à tabac. Il est congédié par un juron affable et un coup de pied protecteur : « Tire tes pattes, roi Bob ! Décanille, roi Bob ! Plus vite que ça, roi Bob ! Ouste ! »

Voilà comment la civilisation civilise. Après avoir tué, elle dégrade. Son dernier triomphe est de dissoudre les âmes, avilir les cœurs, démoraliser les caractères. Quand on fusillait les sauvages par tas et que les blessés étaient achevés par les bouledogues, quand le colon massacrait les sauvages, notre sensibilité trouvait à redire. Mais aucun blâme n'est encouru depuis que l'on extermine les noirs par les noirs. Voire, le gouvernement mérita l'éloge de nos philanthropes quand il institua une fonction nouvelle, celle du « protectorat des indigènes » et qu'il paya sur la caisse publique une douzaine de plumitifs avec carte blanche pour libeller tous griefs, appels, remontrances et protestations, avec les pouvoirs les plus étendus pour calligraphier tous mémoires, considérants, protocoles, et grossir la paperasse qui s'amoncelle dans la chancellerie aux larges armoires.



## *La formation des religions*



*Élisée Reclus*

*Paru dans la Société Nouvelle, 1894*

### **AVANT-PROPOS[1]**

S'il est une question vitale entre toutes, c'est bien celle de la religion. Haute et profonde elle englobe les vies, tant des individus que des nations. Elle ne se manifeste pas en toute occurrence, mais avec quelque perspicacité, on ne manque pas de la découvrir.

Entre elle et la science s'est engagée une lutte qui sévit encore ; lutte inflexible, mais souterraine le plus souvent, et silencieuse. Le triomphe de la science, on eût pu le croire définitif, quand il fut reconnu que le soleil ne tourne pas autour de la terre, quand l'école accepta le système de Newton, de Newton que Galilée et Kopernik avaient précédé et que devait suivre Laplace. Mais quoi Newton, lui-même, reprit la plume des *Principia* pour écrire un commentaire sur l'Apocalypse, dissertar sur le Millenium et sur le nombre de la Bête !

Inutile d'expliquer ici comment les nations d'Europe font de la politique, soit catholique, soit protestante ou orthodoxe ; ni de démontrer que dans cette nation-ci les luttes politiques ont leur point de départ dans l'idée religieuse et que les différents partis se classent suivant que leurs affinités sont cléricales ou anticléricales. Ce ne serait ni le lieu ni le moment d'approfondir comment la république voisine, après avoir crié avec le Tribun de Belleville : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi », a repris les anciennes traditions catholiques à l'extérieur, pour ensuite gouverner à l'intérieur avec l'appui et la haute approbation du pontife siégeant au Vatican. Les va-et-vient de la politique contemporaine ne sont point notre fait. Mais si nous en avons le temps, il nous plairait d'étudier avec vous comment la Belgique catholique se sépara naguère de la Hollande protestante. Comment les dissensions religieuses ruinèrent les Flandres, les dépeuplèrent au profit des Pays-Bas voisins, lesquels devinrent la puissance calviniste par excellence. Comment

l'Allemagne faillit mourir de sa Réforme. Comment la guerre des Albigeois tua la civilisation naissante du Midi, civilisation qui eût donné à l'Europe un centre de gravité autre que l'actuel. Et la lutte en Espagne entre les Maures et les chrétiens ; et l'entière chrétienté s'armant pour écraser l'Islam et lui arracher le saint sépulcre !... Arrêtons-nous, ou bien il faudrait refaire l'histoire entière de l'Europe et celle des autres parties du monde.

Inutile d'insister. Réflexion faite, personne ne contestera l'assertion que la pensée religieuse impulse les peuples et les nations. N'était cette clé du mystère, l'histoire serait une indéchiffrable énigme, la chorée de nations démentes, le grand bal à la Salpêtrière.

## I

Connaître la raison de ce qui est la raison de l'histoire, saisir l'idée maîtresse, motif secret des événements, surprendre le mobile des agitations humaines à travers les siècles, comment y parviendrons-nous ?

Surgit une objection préalable : Les religions protestent qu'elles ne sont pas justiciables de la raison, à laquelle toutes se disent incommensurablement supérieures, chacune se présente avec un diadème marqué Alpha et Oméga. « Je suis le Mystère, disent-elles, je suis le commencement et la fin ; nulle main ne soulèvera les voiles qui m'enveloppent. L'être débile qui naît, vit et meurt dans le temps, ne pourrait sans périr penser une pensée d'éternité. Faibles mortels que vous êtes, prétendiez-vous dialoguer avec l'éclair ! C'est ce qu'on disait, à Thèbes déjà, dans le mythe de Sémélé, de Sémélé foudroyée pour avoir voulu voir Jupiter autrement que sous le déguisement d'un mortel !

— Parfait. Tenons le raisonnement pour irréfutable. Mais puisque la compréhension du mystère nous est interdite, puisque nous ne pouvons que déraisonner sur les choses qui dépassent notre compétence, tenons-le pour dit. Cessons d'y penser et même de nous en soucier. Si nous arrivons à vivre dans l'éternité, alors, et seulement alors, nous nous occuperons des choses qui sont par-delà le temps.

Ainsi parlent les Agnostiques, un groupe dans lequel brillent de savants naturalistes, Anglais pour la plupart, issus d'une nation pratique et robuste.

— Mais l'eussiez-vous deviné ? Cette déclaration, les hommes religieux l'ont accueillie de mauvaise humeur, n'en veulent entendre parler, affirment qu'elle sape les bases de toute religion...

— « Ces Agnostisants, disent-ils, nous suppriment en prétextant nous ignorer. Pour ne pas avoir à nous répondre, ils s'encotonnent les oreilles. Fort respectueusement, et sous couleur que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, ils nous mettent hors le monde, hors l'intelligence, hors l'humanité, ils nous enferment dans un cabanon de fous, sous

prétexte que nous ne saurions mieux être logés pour la contemplation des secrets insondables !

« Qui donc imagina le mythe de Sémélé, sinon des philosophes du terre-à-terre, dont le génie se refusait aux hautes spéculations, à l'essor de l'empyrée ! Mais, contrairement à ce que disent Aristote, les aristotéliens et autres sectateurs du médiocre bon sens, les sciences ne valent que par la quantité de mystère qu'elles détiennent. Toutes nos connaissances, tantes et quantes, n'ont d'autre vertu que celle de nous faire soupçonner l'incognoscible vérité. L'énigme proposée à l'homme est insoluble, certes, — à qui le dites-vous ? — mais il importe que nous nous y débattions, pour en deviner les profondeurs. Sur les marches du sanctuaire veille le Sphynx ; à la porte il se tient accroupi ; nul n'entrera dans le temple d'éternité qui n'aura senti ses griffes acérées lui déchirer les chairs et fouiller jusqu'au cœur ! »

Ceux qui parlent ainsi sont les héroïques, les ardents.

Sans aller si loin dans leur foi, la majeure partie des docteurs chrétiens — pour le moment nous n'en avons pas d'autres à consulter — permettent l'examen de leurs mystères, même y initient volontiers, mais après instruction reçue et épreuves traversées. Le mystère, disent-ils, le mystère parce que mystère, fit l'objet d'une révélation.

Partant de cette révélation, il n'est prédicateur qui ne démontre à ses ouailles le « mystère de la rédemption », il n'est desservant qui n'explique à ses jeunes catéchumènes des deux sexes ce qu'il appelle « le plan de Dieu ». En même temps il fait, autant que possible, appel à l'intelligence et à la compréhension ; il explique, donc il discute. Il raconte que le mystère fut, de propos délibéré, institué pour tenter l'homme auquel il suffit de dire : « Voilà un mystère » pour qu'il s'acharne à le deviner, pour qu'il le tourne et le retourne, pour que son regard en fouille le dehors, afin d'en deviner, si possible, l'intérieur. — Que dit la légende biblique ? — Après avoir tiré le monde du néant, le Créateur mit l'homme en un jardin de délices. — Jouissez, dit-il au père et à la mère du genre humain, jouissez de tout ce qui vous entoure. Mais, par exception unique, ne prétendez pas goûter à certain fruit qui donne la connaissance du bien et du mal. Jouissez, mais dans l'ignorance ; jouissez, mais ne prétendez pas savoir le pourquoi ni le comment ! » Et comme il suffit de donner un ordre pour provoquer la désobéissance, Adam et Ève de vouloir tout aussitôt la sensation nouvelle : ils l'eurent, mais pour être expulsés du Paradis... Croyez-vous, dit-on, que cette désobéissance n'eut pas été prévue par l'omniscient créateur ? — « Oh, bienheureuse coulpe ! » s'écrie un Père de l'Église. Péchés fatal et fécond qui valut à l'homme la conscience et la liberté !

Qu'avec plaisir on entendrait ce langage, si l'on ne se rappelait que « l'heureuse faute », ainsi nommée, devait être plus tard qualifiée de péché originel, et faire condamner aux supplices de l'éternel enfer la majeure partie de l'espèce humaine !

— Il suffit. La cause de la libre recherche est entendue, et ce n'était pas vis-à-vis de vous qu'il y avait obligation à la justifier. D'ailleurs, nous n'hésitons pas à reconnaître que

l'homme se plaît à se poser des questions qui dépassent son savoir et même son intelligence. Cette impossibilité fait sa misère vis-à-vis des autres animaux, mais aussi son privilège ; on a même prétendu qu'elle fait sa grandeur, si grandeur il y a, et si le mot de grandeur n'est pas ridicule, alors qu'on parle d'infini. Quoi qu'il en soit, il n'est cœur vaillant qui n'approuve les paroles du poète : *Malo periculosam libertatem !* Il me plaît que la liberté ait ses périls !

## II

En matière religieuse, un soupçon de légèreté nous disqualifierait, une ombre d'outrecuidance nous mettrait dans le tort. Ne l'oublions pas, vous et moi ne sommes que des individus. Un quelconque de ces individus s'arroge le droit de citer les religions à comparoir devant le tribunal de sa conscience ! Un particulier, lui tout seul, à sa guise et sans appel, jugera d'une croyance professée par quelques millions d'hommes ! Sur une doctrine qui a persisté pendant des siècles nous porterons notre arrêt en quelques heures, peut-être en quelques minutes, oubliant qu'elle fit l'objet des longues, longues méditations d'esprits sincères, de profonds penseurs, même de plusieurs génies !... Quand nous y aurons bien réfléchi, avec quelle sincérité, avec quelle modestie — non, quelle humilité — prononcerons-nous nos jugements !

Sans doute nous aborderons cette étude avec la ferme résolution de chercher, non la démonstration d'aucune idée préconçue, mais la vérité, rien que la vérité. Qui s'embarquerait avec un parti pris, dans le voyage ne verrait que son parti pris.

Et ce serait une grave erreur de croire qu'il suffit de la bonne volonté pour se dégager du parti pris. Le parti pris, c'est notre manière même de penser, c'est la modalité suivant laquelle fonctionne notre jugement, c'est notre acquis intellectuel, c'est nous-mêmes.

Voici, par exemple, la lutte que pendant plusieurs générations Dionysos et Apollon se livrèrent, sur toutes idées et tous sentiments ; la religion, l'art, la philosophie étant leurs champs de bataille. Apollon et Dionysos représentaient deux conceptions différentes du monde et de la vie. Chacun de nous, même sans le savoir, est apollonien et dionysique — comment son verdict ne s'en ressentirait-il pas ? — Bien plus, en ces matières — les plus graves — on change plusieurs fois d'opinion. Il y a l'opinion de la jeunesse, l'opinion de l'âge mûr, l'opinion des années intermédiaires. On ne saurait raconter les péripéties de la controverse entre le brahmanisme et le bouddhisme, sans y mettre du sien. Quelque conscience qu'on y mette, ou même à cause de cette conscience, l'opinion personnelle transparaîtra toujours...

— Allons plus loin. Voudrait-on que nous tinssions la balance égale entre le juste et l'injuste, ou ce que nous prenons pour tel ? Que l'on assistât à un meurtre sans secourir la victime ? Alors, on ne serait plus témoin, mais complice !

Quelle est donc difficile à obtenir cette impartialité, si délicate que nous aurions peine à la définir ! Néanmoins, nous l'exigeons pure et parfaite, tout au moins dans l'intention. Pourvu qu'elle soit sincère, nous ne lui en demanderons pas davantage. Nous la tiendrons pour vraie, si l'amour de la vérité l'inspire.

Encore la stricte impartialité n'y suffirait-elle pas. L'exactitude s'applique aux faits, non pas aux sentiments, elle mesure les quantités, non les qualités. Un cœur n'est compris que par un autre cœur. La vérité intime ne se révèle point à ceux qui n'étudient les choses que par le dehors. Il ne s'agit pas de procéder à la façon d'un juge d'instruction — fût-il honnête — évaluant en un procès pour vol les quote-parts de responsabilité qui attribuera à la pègre, au cambrioleur et à la recéleuse. Bien plutôt serons-nous le frère qui interroge sa sœur sur l'amour naissant qu'il a cru surprendre. Mille fois on n'a dit, et mille fois c'était vrai : « Ne comprend que celui qui aime. »

— Fort bien ! Mais que souvent il nous faudra prononcer entre deux hommes qui se détestent, entre deux systèmes qui se contredisent ! *L'Enfer* de Dante a été inspiré par la pensée catholique, et le *Paradis* de Milton par la pensée protestante, comment faire !

— Ce que nous ferons ? Nous les laisserons s'entre-maudire, et nous goûterons dans le poète florentin ce qui dépasse le catholicisme, et dans le poète anglais ce qui dépasse le protestantisme. Cela ne sera point toujours facile, mais il faudra, coûte que coûte, en trouver le moyen.

### III

Ce moyen, je n'ai pas à vous l'enseigner, et vous n'êtes pas à le découvrir. Point vous n'ignorez la Loi d'Évolution, que notre siècle n'a certainement pas inventée, car elle a été pressentie, tantôt clairement, tantôt obscurément, par les penseurs de tous les âges et même par le peuple ; surtout par le peuple, pourrait-on dire. La gloire de notre époque est de l'avoir mieux comprise, de l'avoir formulée avec vigueur, de l'avoir montrée, agissant dans la faune comme dans la flore, dans l'humanité comme dans l'animalité, dans la psychologie comme dans la physiologie. Ainsi que l'individu, les collectivités passent de la naissance à la mort en traversant des développements analogues. Les idées aussi. Les systèmes pareillement, qu'il s'agisse de philosophie, d'art ou d'économie politique. Même loi pour les dogmes et les croyances, même fatalité pour les sociétés religieuses comme pour les sociétés civiles. Sont logées à la même enseigne les républiques et les empires.

Tout ce qui vit mourra, tout ce qui s'agrège se désagrègera, tout ce qui se développe se décomposera. La doctrine que nos savants prouvent par d'irrésistibles arguments, la Mahabharata l'avait formulée avec mélancolie et l'Ecclésiaste avec tristesse ; l'évidence des faits s'était imposée aux esprits intelligents.

Nous n'étudierons pas les dogmes en eux-mêmes, nous ne ferons qu'esquisser leur formation et leur histoire. Il nous suffira de raconter, laissant à d'autres le soin de plaider ou le plaisir de discuter. Nous tenons que l'évolution est à elle-même sa propre justification. Ce qui se produit n'a jamais manqué d'avoir sa raison suffisante.

À ceux qui se mettent résolument sur le terrain de l'évolution, combien l'impartialité est facile ! Quel intérêt auraient-il à combattre un système, à démanteler une doctrine, sachant que doctrines et systèmes mourront, tôt ou tard, de leur belle mort ? Le temps ne faillira pas à les détruire. Le Temps, un Saturne, a la manie de dévorer ses enfants.

Aux théologiens de l'antique Sorbonne il arrivait de se jeter leurs perruques à la tête, quand ils discutaient l'orthodoxie des divers commentaires sur le miracle de Josué arrêtant le soleil, quand ils fixaient l'année précise de la création du monde, quand ils ratiocinaient si le seigneur Dieu se reposa de son œuvre prodigieuse — fût-ce un samedi en l'honneur de l'ancienne alliance ? — fût-ce un dimanche, en l'honneur de la nouvelle ? À la chaleur de la dispute on eût pu mesurer l'ignorance des disputants. Vous échoueriez à réconcilier celui qui n'a vu qu'un côté de la question et celui qui n'a vu que l'autre. Éternelles sont les discussions entre ceux qui n'ont tort qu'à demi et ceux qui n'ont raison qu'à moitié. Mais ce n'est point ici qu'on s'engagera en d'irritantes discussions, en haineuses controverses. Notre intention n'est point de juger ni de condamner, mais seulement de comprendre. Bienveillante pour tous, la science fait la paix dans les esprits et dans les cœurs.

## IV

Chaque religion se disant provenir d'une révélation divine, devait nier ses rivales. Fatalement ses adhérents devenaient les contradicteurs et les acharnés adversaires de toute doctrine qui lui faisait concurrence. Les religions ont développé plus d'animosité autour d'elles que ne le firent jamais le principe dit des nationalités, ni l'institution de la propriété privée — d'ailleurs ces religions ne sont-elles pas la plus sacrée des propriétés et la raison profonde des nationalités ? — « Il n'y a de haine que de théologiens », disait Luther. Il s'y connaissait et nous pouvons l'en croire sur parole. Les haines des protestants entre eux, des protestants contre les catholiques, des chrétiens contre les juifs et les musulmans — l'énumération pourrait être continuée — ont fait verser sang et larmes par ruisseaux. La personnalité de ces religions étant exclusive, exclusive comme elles était la science qu'elles développaient, rien ne sortait de leurs officines que marqué du sceau d'une orthodoxie spéciale.

Il en fut ainsi jusqu'à la moitié du dernier siècle, jusqu'à l'émancipation de la raison humaine, avant l'illustre « Encyclopédie », les sciences étaient justiciables de la révélation, après l'Encyclopédie, les révélations furent justiciables de la science. L'impulsion fut décisive, elle donna aux esprits une direction nouvelle, changea l'équilibre du monde intellectuel, modifia son orbite.

Cependant, nous n'hésitons pas à reconnaître que les Encyclopédistes et leurs successeurs immédiats ne firent des religions, et de la religion chrétienne plus particulièrement, qu'une critique superficielle et entachée d'insuffisance ; Ils ne les regardaient qu'à travers le prisme de Virgile et de Platon.

Mais voici qu'Anquetil Duperron rapporta d'Inde la traduction du Zend-Avesta. Puis il trouva l'interprétation des signes hiéroglyphiques et des signes cunéiformes, lesquels dévoilèrent les religions du Nil et de l'Euphrate. Apparurent en Europe les Védas et le Livre de Manou, surgirent le brahmanisme et le bouddhisme. Une science nouvelle naquit, celle des religions comparées.

Cette science nouvelle a déjà rendu des services que l'on ne saurait priser trop haut. Avec d'énormes labeurs, une admirable patience que traversaient des éclairs de génie, une pléiade d'hommes, objet de notre admiration et de notre reconnaissance, ont reculé les bornes de l'histoire ; en démêlant les origines des religions, ils éclairaient les origines des peuples.

Mais, occupés qu'ils étaient par les religions qu'ils découvraient dans les livres et documents, nos savants ne s'embarrassaient guère des croyances entretenues par les tribus des pays barbares, ni par les campagnards ignorants des pays civilisés. Ces croyances, elles passaient naguère, elles passent encore dans la science officielle, pour un ramassis de superstitions grossières, un capharnaüm d'imaginaires ridicules, la niaiserie en mal d'absurdité. Grande faveur quand un théologien veut bien admettre qu'emmi ces calembredaines a pu se conserver quelque trace de la révélation qu'on dit avoir été faite à Noé, après le déluge. Bienveillance insigne quand des anthropologues reconnaissent que telle de ces balayures rappelle une tradition plus ou moins historique.

Entre-temps, d'admirables résultats étaient obtenus par des philosophes, des historiens, des jurisprudents, qui, recherchant les origines de la famille, de l'héritage, des droits du père et du mari, s'avisèrent d'instituer une enquête parmi les tribus sauvages et les populations primitives.

L'étude des traditions populaires avait été entreprise avec vigueur et intelligence par l'école allemande et par la scandinave ; l'école anglaise se mit de la partie et plusieurs autres ; enfin, l'école française entra dans le mouvement ; plus qu'une autre elle a du mal à se détacher de la tradition, soi-disant libérale, mais platement rationaliste, qu'avait instaurée la génération de 1830. D'un autre côté, des voyageurs toujours plus nombreux, fouillant tous les coins du globe, rapportent des renseignements de mieux en mieux compris sur les croyances et superstitions lointaines : peu à peu elles se complètent et s'éclairent les uns les autres.

De toutes ces informations un résultat se dégage, une conviction s'impose : toutes les superstitions se ressemblent, celles des sauvages comme celles des civilisés ; toutes font la Superstition, comme toutes les religions font la Religion. Les superstitions sont la matière première qui s'évapore en mythes et symboles, se cristallise en dogmes et

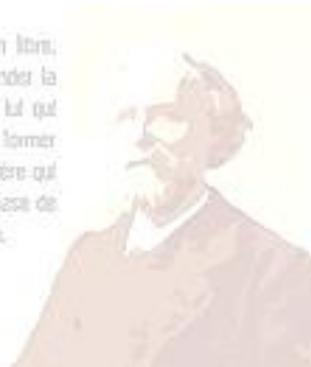
théologies. Expliquons-nous bien : le mot de « Superstition », nous le comprenons dans son sens rigoureusement étymologique, sans y ajouter aucune nuance de blâme ni de mépris ; il désigne les idées et les sentiments qui ont surnagé des âges lointains jusqu'à nous ; ce sont des survivances. Elles survivent dans l'enfant ; car tout homme qui se développe comme s'est développée l'humanité. Chacun de nous a eu sa période d'ignorance et de naïveté, chacun a suivi avec délices les gestes merveilleux de l'*Oiseau bleu* couleur du temps, a cru, au moins à demi, au roman *Cendrillon*, aux exploits du *Vent de bise*. Y croyait-on vraiment ? Certes. Néanmoins, nous avons le sentiment que c'était là du merveilleux, c'est-à-dire des choses qui ne se voient pas tous les jours, et nous aimions ces contes pour l'état d'âme qu'ils éveillaient. Nous passions de la phase intellectuelle dans laquelle se sont attardés les Primitifs. La texture du cerveau était alors celle de son âge. On imaginait tout, faute de rien savoir, et l'on créait avant d'apprendre. Plus tard, nous amassons des connaissances dites positives, nous les accumulons la vie durant ; heureux si avant de s'en aller nous trouvons le temps de les classer et de les mettre en ordre, de prononcer sur ce qu'elles valent.

Donc, au lieu d'expliquer les superstitions vulgaires par les religions officielles, ainsi que cela se pratique généralement, nous expliquerons les religions par la superstition, grâce à laquelle nous faisons rentrer dans le cercle normal du développement ces religions multiples, qui ont soulevé, chacune se donnant pour la Vérité, et qualifiant sévèrement toutes ses rivales ; nous leur assignons un principe, un développement, une fin ; nous trouvons leur place dans l'évolution universelle.

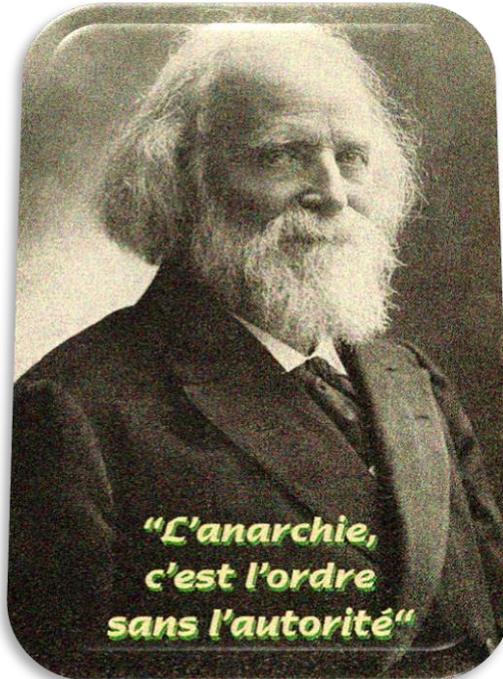
Appliquée au sujet de notre étude, la méthode est nouvelle, donc attrayante. Elle simplifie les procédés, agrandit et élargit les résultats. Si vous le voulez bien, nous nous mettrons à l'œuvre.

Le citoyen, aujourd'hui opprimé, demain libre.  
C'est à lui qu'il faut s'adresser pour fonder la  
république sur sa véritable base : c'est lui qui  
est empereur et pape, c'est lui qui doit former  
des groupes avec ses frères de la manière qui  
lui paraîtra la meilleure. Quelle sera la base de  
la société nouvelle ? Ce sera l'association.

1830 - 1805



## *L'anarchie*



*Élisée Reclus*

1896

### **NOTICE PRÉLIMINAIRE**

Les paroles qui suivent furent prononcées en 1894[1] dans la loge maçonnique des *Amis philanthropes* de Bruxelles, quoique depuis trente-six années l'orateur, simple « apprenti », n'eût jamais, par principe, collaboré en quoi que ce soit à l'œuvre de la société fermée des Francs-Maçons. D'autant plus doit-il remercier les « Frères » qui, ce jour-là, invitèrent le « Profane » à venir exposer ses idées.

Ce discours a été reproduit dans les livraisons 3, 4 et 5 de la première année des *Temps Nouveaux* (mai et juin 1893).

### **L'ANARCHIE**

L'anarchie n'est point une théorie nouvelle. Le mot lui-même pris dans son acception « absence de gouvernement », de « société sans chefs », est d'origine ancienne et fut employé bien avant Proudhon.

D'ailleurs qu'importent les mots ? Il y eut des « acrates » avant les anarchistes, et les acrates n'avaient pas encore imaginé leur nom de formation savante que d'innombrables générations s'étaient succédé. De tout temps il y eut des hommes libres, des contempteurs de la loi, des hommes vivant sans maître de par le droit primordial de leur existence et de leur pensée. Même aux premiers âges nous retrouvons partout des tribus composés

d'hommes se gérant à leur guise, sans loi imposée, n'ayant d'autre règle de conduite que leur « vouloir et franc arbitre », pour parler avec Rabelais, et poussés même par leur désir de fonder la « foi profonde » comme les « chevaliers tant preux » et les « dames tant mignonnes » qui s'étaient réunis dans l'abbaye de Thélème.

Mais si l'anarchie est aussi ancienne que l'humanité, du moins ceux qui la représentent apportent-ils quelque chose de nouveau dans le monde. Ils ont la conscience précise du but poursuivi et, d'une extrémité de la Terre à l'autre, s'accordent dans leur idéal pour repousser toute forme de gouvernement. Le rêve de liberté mondiale a cessé d'être une pure utopie philosophique et littéraire, comme il l'était pour les fondateurs des cités du Soleil ou de Jérusalem nouvelles ; il est devenu le but pratique, activement recherché par des multitudes d'hommes unis, qui collaborent résolument à la naissance d'une société dans laquelle il n'y aurait plus de maîtres, plus de conservateurs officiels de la morale publique, plus de geôliers ni de bourreaux, plus de riches ni de pauvres, mais des frères ayant tous leur part quotidienne de pain, des égaux en droit, et se maintenant en paix et en cordiale union, non par l'obéissance à des lois, qu'accompagnent toujours des menaces redoutables, mais par le respect mutuel des intérêts et l'observation scientifique des lois naturelles.

Sans doute, cet idéal semble chimérique à plusieurs d'entre vous, mais je suis sûr aussi qu'il paraît désirable à la plupart et que vous apercevez au loin l'image éthérée d'une société pacifique où les hommes désormais réconciliés laisseront rouiller leurs épées, refondront leurs canons et désarmeront leurs vaisseaux. D'ailleurs n'êtes-vous pas de ceux qui, depuis longtemps, depuis des milliers d'années, dites-vous, travaillent à construire le temple de l'Égalité ? Vous êtes « maçons », à la fin de « maçonner » un édifice de proportions parfaites, où n'entrent que des hommes libres, égaux et frères, travaillant sans cesse à leur perfectionnement et renaissant par la force de l'amour à une vie nouvelle de justice et de bonté. C'est bien cela, n'est-ce pas, et vous n'êtes pas seuls ? Vous ne prétendez point au monopole d'un esprit de progrès et de renouvellement. Vous ne commettez pas même l'injustice d'oublier vos adversaires spéciaux, ceux qui vous maudissent et vous excommunient, les catholiques ardents qui vouent à l'enfer les ennemis de la Sainte Église, mais qui n'en prophétisent pas moins la venue d'un âge de paix définitive. François d'Assise, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila et tant d'autres encore parmi les fidèles d'une foi qui n'est point la vôtre, aimèrent certainement l'humanité de l'amour le plus sincère et nous devons les compter au nombre de ceux qui vivaient pour un idéal de bonheur universel. Et maintenant, des millions et des millions de socialistes, à quelque école qu'ils appartiennent, luttent aussi pour un avenir où la puissance du capital sera brisée et où les hommes pourront enfin se dire « égaux » sans ironie !

Le but des anarchistes leur est donc commun avec beaucoup d'hommes généreux, appartenant aux religions, aux sectes, aux partis les plus divers, mais ils se distinguent nettement par les moyens, ainsi que leur nom l'indique de la manière la moins douteuse. La conquête du pouvoir fut presque toujours la grande préoccupation des révolutionnaires, mêmes des plus intentionnés. L'éducation reçue ne leur permettrait pas

de s'imaginer une société libre fonctionnant sans gouvernement régulier, et, dès qu'ils avaient renversé des maîtres haïs, ils s'empressaient de les remplacer par d'autres maîtres, destinés selon la formule consacrée, à « faire le bonheur de leur peuple ». D'ordinaire on ne se permettait même pas de se préparer à un changement de prince ou de dynastie sans avoir fait hommage ou obéissance à quelque souverain futur : « Le roi est tué ! Vive le roi ! » S'écriaient les sujets toujours fidèles même dans leur révolte. Pendant des siècles et des siècles tel fut inmanquablement le cours de l'histoire. « Comment pourrait-on vivre sans maîtres ! » disaient les esclaves, les épouses, les enfants, les travailleurs des villes et des campagnes, et, de propos délibéré, ils se plaçaient la tête sous le joug comme le fait le bœuf qui traîne la charrue. On se rappelle les insurgés de 1830 réclamant « la meilleure des Républiques » dans la personne d'un nouveau roi, et les républicains de 1848 se retirant discrètement dans leur taudis après avoir mis « trois mois de misère au service du gouvernement provisoire ». À la même époque, une révolution éclatait en Allemagne, et un parlement populaire se réunissait à Francfort : « L'ancienne autorité est un cadavre ! » clamait un des représentants. « Oui, répliquait le président mais nous allons le ressusciter. Nous appellerons des hommes nouveaux qui sauront reconquérir par le pouvoir la puissance de la nation. » N'est-ce pas ici le cas de répéter les vers de Victor Hugo :

### *Un vieil instinct humain mène à la turpitude ?*

Contre cet instinct, l'anarchie représente vraiment un esprit nouveau. On ne peut point reprocher aux libertaires qu'ils cherchent à se débarrasser d'un gouvernement pour se substituer à lui : « Ôte-toi de là que je m'y mette ! » est une parole qu'il auraient horreur de prononcer, et, d'avance, ils vouent à la honte et au mépris, ou du moins à la pitié, celui d'entre eux qui, piqué de la tarentule du pouvoir, se laisserait aller à briguer quelque place sous prétexte de faire, lui aussi, le « bonheur de ses concitoyens ». Les anarchistes professent en s'appuyant sur l'observation, que l'État et tout ce qui s'y rattache n'est pas une pure entité ou bien quelque formule philosophique, mais un ensemble d'individus placés dans un milieu spécial et en subissant l'influence. Ceux-ci élevés en dignité, en pouvoir, en traitement au-dessus de leurs concitoyens, sont par cela même forcés, pour ainsi dire, de se croire supérieurs aux gens du commun, et cependant les tentations de toute sorte qui les assiègent les font choir presque fatalement au-dessous du niveau général.

C'est là ce que nous répétons sans cesse à nos frères, — parfois des frères ennemis — les socialistes d'État : « Prenez garde à vos chefs et mandataires ! Comme vous, certainement, ils sont animés des plus pures intentions ; ils veulent ardemment la suppression de la propriété privée et de l'État tyrannique ; mais les relations, les conditions nouvelles les modifient peu à peu ; leur morale change avec leurs intérêts, et, se croyant toujours fidèles à la cause de leurs mandants, ils deviennent forcément infidèles. Eux aussi, détenteurs du pouvoir, devront se servir des instruments du pouvoir : armée, moralistes, magistrats, policiers et mouchards. » Depuis plus de trois mille ans, le poète hindou du *Mahâ Bhârata* a formulé sur ce sujet l'expérience des siècles : « L'homme qui roule dans un char ne sera jamais l'ami de l'homme qui marche à pied ! »



Ainsi les anarchistes ont à cet égard les principes les plus arrêtés : d'après eux, la conquête du pouvoir ne peut servir qu'à en prolonger la durée avec celle de l'esclavage correspondant. Ce n'est donc pas sans raison que le nom d' « anarchistes » qui, après tout, n'a qu'une signification négative, reste celui par lequel nous sommes universellement désignés. On pourrait nous dire « libertaires », ainsi que plusieurs d'entre nous se qualifient volontiers, ou bien « harmonistes » à cause de l'accord libre des vouloirs qui, d'après nous, constituera la société future ; mais ces appellations ne nous différencient pas assez des socialistes. C'est bien la lutte contre tout pouvoir officiel qui nous distingue essentiellement ; chaque individualité nous paraît être le centre de l'univers, et chacune a les mêmes droits à son développement intégral, sans intervention d'un pouvoir qui la dirige, la morigène ou la châtie.



Vous connaissez notre idéal. Maintenant la première question qui se pose est celle-ci : « Cet idéal est-il vraiment noble et mérite-t-il le sacrifice des hommes dévoués, les risques terribles que toutes les révolutions entraînent après elle ? La morale anarchiste est-elle pure, et dans la société libertaire, si elle se constitue, l'homme sera-t-il meilleur que dans une société reposant sur la crainte du pouvoir et des lois ? » Je réponds en toute assurance et j'espère que bientôt vous répondrez avec moi : « Oui, la morale anarchiste est celle qui correspond le mieux à la conception moderne de la justice et de la bonté. »

Le fondement de l'ancienne morale, vous le savez, n'était autre que l'effroi, le « tremblement », comme dit la Bible et comme maints préceptes vous l'ont appris dans votre jeune temps. « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », tel fut naguère le point de départ de toute éducation : la société dans son ensemble reposait sur la terreur. Les hommes n'étaient pas des citoyens, mais des sujets ou des ouailles ; les épouses étaient des servantes, les enfants des esclaves, sur lesquels les parents avaient un reste de l'ancien droit de vie et de mort. Partout, dans toutes les relations sociales, se montraient les rapports de supériorité et de subordination ; enfin, de nos jours encore, le principe même de l'État et de tous les États partiels qui le constituent, est la hiérarchie, ou l'archie « sainte », l'autorité « sacrée », — c'est le vrai sens du mot. — Et cette domination sacro-sainte comporte toute une succession de classes superposées dont les plus hautes ont toutes le droit de commander, et les inférieures toutes le devoir d'obéir. La morale officielle consiste à s'incliner devant le supérieur, à se redresser fièrement devant le subordonné. Chaque homme doit avoir deux visages, comme Janus, deux sourires, l'un flatteur, empressé, parfois servile, l'autre superbe et d'une noble condescendance. Le principe d'autorité — c'est ainsi que cette chose-là se nomme — exige que le supérieur n'ait jamais l'air d'avoir tort, et que, dans tout échange de paroles, il ait le dernier mot. Mais surtout il faut que ses ordres soient observés. Cela simplifie

tout : plus besoin de raisonnements, d'explications, d'hésitations, de débats, de scrupules. Les affaires marchent alors toutes seules, mal ou bien. Et, quand un maître n'est pas là pour commander, n'a-t-on pas des formules toutes faites, des ordres, décrets ou lois, édictés aussi par des maîtres absolus ou des législateurs à plusieurs degrés ? Ces formules remplacent les ordres immédiats et on les observe sans avoir à chercher si elles sont conformes à la voix intérieure de la conscience.

Entre égaux, l'œuvre est plus difficile, mais elle est plus haute : il faut chercher âprement la vérité, trouver le devoir personnel, apprendre à se connaître soi-même, faire continuellement sa propre éducation, se conduire en respectant les droits et les intérêts des camarades. Alors seulement on devient un être réellement moral, on naît au sentiment de sa responsabilité. La morale n'est pas un ordre auquel on se soumet, une parole que l'on répète, une chose purement extérieure à l'individu ; elle devient une partie de l'être, un produit même de la vie. C'est ainsi que nous comprenons la morale, nous, anarchistes. N'avons-nous pas le droit de la comparer avec satisfaction à celle que nous ont léguée les ancêtres ?

Peut-être me donnerez-vous raison ? Mais encore ici, plusieurs d'entre vous prononceront le mot de « chimère ». Heureux déjà, que vous y voyez au moins une noble chimère, je vais plus loin, et j'affirme que notre idéal, notre conception de la morale est tout à fait dans la logique de l'histoire, amenée naturellement par l'évolution de l'humanité.

Poursuivis jadis par la terreur de l'inconnu aussi bien que par le sentiment de leur impuissance dans la recherche des causes, les hommes avaient créé par l'intensité de leur désir, une ou plusieurs divinités secourables qui représentaient à la fois leur idéal informe et le point d'appui de tout ce monde mystérieux visible, et invisible, des choses environnantes. Ces fantômes de l'imagination, revêtus de la toute-puissance, devinrent aussi aux yeux des hommes le principe de toute justice et de toute autorité : maîtres du ciel, ils eurent naturellement leurs interprètes sur la terre, magiciens, conseillers, chefs de guerre, devant lesquels on apprit à se prosterner comme devant les représentants d'en haut. C'était logique, mais l'homme dure plus longtemps que ses œuvres, et ces dieux qu'il créa n'ont cessé de changer comme des ombres projetées sur l'infini. Visibles d'abord, animés de passions humaines, violents et redoutables, ils reculèrent peu à peu dans un immense lointain ; ils finirent par devenir des abstractions, des idées sublimes, auxquelles on ne donnait même plus de nom, puis ils arrivèrent à se confondre avec les lois naturelles du monde ; ils rentrèrent dans cet univers qu'ils étaient censés avoir fait jaillir du néant, et maintenant l'homme se retrouve seul sur la terre, au-dessus de laquelle il avait dressé l'image colossale de Dieu.

Toute la conception des choses change donc en même temps. Si Dieu s'évanouit, ceux qui tiraient de leurs titres à l'obéissance voient aussi se ternir leur éclat emprunté : eux aussi doivent rentrer graduellement dans les rangs, s'accommoder de leur mieux à l'état des choses. On ne trouverait plus aujourd'hui de Tamerlan qui commandât à ses quarante courtisans de se jeter du haut d'une tour, sûr que, dans un clin d'œil, il verrait des créneaux les quarante cadavres sanglants et brisés. La liberté de penser à fait de tous les hommes

des anarchistes sans le savoir. Qui ne se réserve maintenant un petit coin de cerveau pour réfléchir ? Or, c'est là précisément le crime des crimes, le péché par excellence, symbolisé par le fruit de l'arbre qui révéla aux hommes la connaissance du bien et du mal. De là la haine de la science que professa toujours l'Église. De là cette fureur que Napoléon, un Tamerlan moderne, eut toujours pour les « idéologues ».

Mais les idéologues sont venus. Ils ont soufflé sur les illusions d'autrefois comme sur une buée, recommençant à nouveau tout le travail scientifique par l'observation et l'expérience. Un d'eux même, nihiliste avant nos âges, anarchiste s'il en fut, du moins en paroles, débuta par faire « table rase » de tout ce qu'il avait appris. Il n'est maintenant guère de savant, guère de littérateur, qui ne professe d'être lui-même son propre maître et modèle, le penseur original de sa pensée, le moraliste de sa morale. « Si tu veux surgir, surgis de toi-même ! » disait Goethe. Et les artistes ne cherchent-ils pas à rendre la nature telle qu'ils la voient, telle qu'ils la sentent et la comprennent ? C'est là d'ordinaire, il est vrai, ce qu'on pourrait appeler une « anarchie aristocratique », ne revendiquant la liberté que pour le peuple choisi des Musagètes, que pour les gravisseurs du Parnasse. Chacun d'eux veut penser librement, chercher à son gré son idéal dans l'infini, mais tout en disant qu'il faut « une religion pour le peuple ! » Il veut vivre en homme indépendant, mais « l'obéissance est faite pour les femmes » ; il veut créer des œuvres originales, mais « la foule d'en bas » doit rester asservie comme une machine à l'ignoble fonctionnement de la division du travail ! Toutefois, ces aristocrates du goût et de la pensée n'ont plus la force de fermer la grande écluse par laquelle se déverse le flot. Si la science, la littérature et l'art sont devenus anarchistes, si tout progrès, toute nouvelle forme de la beauté sont dus à l'épanouissement de la pensée libre, cette pensée travaille aussi dans les profondeurs de la société et maintenant il n'est plus possible de la contenir. Il est trop tard pour arrêter le déluge.

La diminution du respect n'est-elle pas le phénomène par excellence de la société contemporaine ? J'ai vu jadis en Angleterre des foules se ruer par milliers pour contempler l'équipage vide d'un grand seigneur. Je ne le verrais plus maintenant. En Inde, les parias s'arrêtaient dévotement aux cent quinze pas réglementaires qui les séparaient de l'orgueilleux brahmane : depuis que l'on se presse dans les gares, il n'y a plus entre eux que la paroi de clôture d'une salle d'attente. Les exemples de bassesse, de reptation vile ne manquent pas dans le monde, mais pourtant il y a progrès dans le sens de l'égalité. Avant de témoigner son respect, on se demande quelquefois si l'homme ou l'institution sont vraiment respectables. On étudie la valeur des individus, l'importance des œuvres. La foi dans la grandeur a disparu ; or, là où la foi n'existe plus, les institutions disparaissent à leur tour. La suppression de l'État est naturellement impliquée dans l'extinction du respect.

L'œuvre de critique frondeuse à laquelle est soumis l'État s'exerce également contre toutes les institutions sociales. Le peuple ne croit plus à l'origine sainte de la propriété privée, produite, nous disaient les économistes, — on n'ose plus le répéter maintenant — par le travail personnel des propriétaires ; il n'ignore point que le labeur individuel ne crée jamais des millions ajoutés à des millions, et que cet enrichissement monstrueux est

toujours la conséquence d'un faux état social, attribuant à l'un le produit du travail de milliers d'autres ; il respectera toujours le pain que le travailleur a durement gagné, la cabane qu'il a bâtie de ses mains, le jardin qu'il a planté, mais il perdra certainement le respect des mille propriétés fictives que représentent les papiers de toutes espèces contenus dans les banques. Le jour viendra, je n'en doute point, où il reprendra tranquillement possession de tous les produits du labeur commun, mines et domaines, usines et châteaux, chemins de fer, navires et cargaisons. Quand la multitude, cette multitude « vile » par son ignorance et la lâcheté qui en est la conséquence fatale, aura cessé de mériter le qualificatif dont on l'insulta, quand elle saura, en toute certitude que l'accaparement de cet immense avoir repose uniquement sur une fiction chirographique, sur la foi en des paperasses bleues, l'état social actuel sera bien menacé ! En présence de ces évolutions profondes, irrésistibles, qui se font dans toutes les cervelles humaines, combien niaises, combien dépourvues de sens paraîtront à nos descendants ces clameurs forcenées qu'on lance contre les novateurs ! Qu'importent les mots orduriers déversés par une presse obligée de payer ses subsides en bonne prose, qu'importent même les insultes honnêtement proférées contre nous, par ces dévotes « saintes mais simples » qui portaient du bois au bûcher de Jean Huss ! Le mouvement qui nous emporte n'est pas le fait de simples énergumènes, ou de pauvres rêveurs, il est celui de la société dans son ensemble. Il est nécessité par la marche de la pensée, devenue maintenant fatale, inéluctable, comme le roulement de la Terre et des Cieux.

Pourtant un doute pourrait subsister dans les esprits si l'anarchie n'avait jamais été qu'un idéal, qu'un exercice intellectuel, un élément de dialectique, si jamais elle n'avait eu de réalisation concrète, si jamais un organisme spontané n'avait surgi, mettant en action les forces libres de camarades travaillant en commun, sans maître pour les commander. Mais ce doute peut être facilement écarté. Oui des organismes libertaires ont existé de tout temps ; oui, il s'en forme incessamment de nouveaux, et chaque année plus nombreux, suivant les progrès de l'initiative individuelle. Je pourrais citer en premier lieu diverses peuplades dites sauvages, qui même de nos jours vivent en parfaite harmonie sociale sans avoir besoin ni de chefs ni de lois, ni d'enclos ni de force publique ; mais je n'insiste pas sur ces exemples qui ont pourtant leur importance : je craindrais qu'on ne m'objectât le peu de complexité de ces sociétés primitives, comparées à notre monde moderne, organisme immense où s'entremêlent tant d'autres organismes avec une complication infinie. Laissons donc de côté ces tribus primitives pour nous occuper seulement des nations déjà constituées, ayant tout un appareil politique et social.

Sans doute, je ne pourrais vous en montrer aucune dans le cours de l'histoire qui se soit constituée dans un sens purement anarchique, car toute se trouvaient alors dans leur période de lutte entre des éléments divers non encore associés ; c'est que chacune de ces sociétés partielles, quoique non fondues en un ensemble harmonique, fut d'autant plus prospère, d'autant plus créative qu'elle était plus libre, que la valeur personnelle de l'individu y était le mieux reconnue. Depuis les âges préhistoriques, où nos sociétés naquirent aux arts, aux sciences, à l'industrie, sans que des annales écrites aient pu nous en apporter la mémoire, toutes les grandes périodes de la vie des nations ont été celles où les hommes, agités par les révolutions, eurent le moins à souffrir de la longue et pesante

étroite d'un gouvernement régulier. Les deux grandes périodes de l'humanité, par le mouvement des découvertes, par l'efflorescence de la pensée, par la beauté de l'art, furent des époques troublées, des âges de « périlleuse liberté ». L'ordre régnait dans l'immense empire des Mèdes et des Perses, mais rien de grand n'en sortit, tandis que la Grèce républicaine, sans cesse agitée, ébranlée par de continuelles secousses, a fait naître les initiateurs de tout ce que nous connaissons de haut et de noble dans la civilisation moderne : il nous est impossible de penser, d'élaborer une œuvre quelconque sans que notre esprit ne se reporte vers ces Hellènes libres qui furent nos devanciers et qui sont encore nos modèles. Deux mille années plus tard, après des tyrannies, des temps sombres qui ne semblaient jamais devoir finir, l'Italie, les Flandres et toute l'Europe des communiens s'essayèrent de nouveau à reprendre haleine ; des révolutions innombrables secouèrent le monde. Ferrari ne compta pas moins de sept mille secousses locales pour la seule Italie ; mais aussi le feu de la pensée libre se mit à flamber et l'humanité à reflourir : avec les Raphaël, les Vinci, les Michel-Ange, elle se sentit jeune pour la deuxième fois.

Puis vint le grand siècle de l'encyclopédie avec les révolutions mondiales qui s'ensuivirent et la proclamation des Droits de l'Homme. Or, essayez si vous le pouvez d'énumérer tous les grands progrès qui se sont accomplis depuis cette grande secousse de l'humanité. On se demande si pendant ce dernier siècle ne s'est pas concentrée plus de la moitié de l'histoire. Le nombre des hommes s'est accru de plus d'un demi-milliard ; le commerce a plus que décuplé, l'industrie s'est comme transfigurée, et l'art de modifier les produits naturels s'est merveilleusement enrichi ; des sciences nouvelles ont fait leur apparition, et, quoi qu'on en dise une troisième période de l'art a commencée ; le socialisme conscient et mondial est né dans son ampleur. Au moins se sent-on vivre dans le siècle des grands problèmes et des grandes luttes. Remplacez par la pensée les cent années issues de la philosophie du dix-huitième siècle, remplacez-les par une période sans histoire où quatre cent millions de pacifiques Chinois eussent vécu sous la tutelle d'un « Père du peuple », d'un tribunal des rites et de mandarins munis de leurs diplômes. Loin de vivre avec élan comme nous l'avons fait, nous nous serions graduellement rapprochés de l'inertie et de la mort. Si Galilée, encore tenu dans les prisons de l'Inquisition, ne put que murmurer sourdement : « Pourtant elle se meut ! », nous pouvons maintenant grâce aux révolutions, grâce aux violences de la pensée libre, nous pouvons le crier sur les toits ou sur les places publiques : « Le Monde se meut et il continuera de se mouvoir ! »

En dehors de ce grand mouvement qui transforme graduellement la société toute entière dans le sens de la pensée libre, de la morale libre, de l'action libre, c'est-à-dire de l'anarchie dans son essence, il existe ainsi un travail d'expériences directes qui se manifeste par la fondation de colonies libertaires et communistes : ce sont autant de petites tentatives que l'on peut comparer aux expériences de laboratoire que font les chimistes et les ingénieurs. Ces essais de communes modèles ont toutes le défaut capital d'être faits en dehors des conditions ordinaires de la vie, c'est-à-dire loin des cités où se brassent les hommes, où surgissent les idées, où se renouvellent les intelligences. Et pourtant on peut citer nombre de ces entreprises qui ont pleinement réussi, entre autres celle de la « Jeune Icarie », transformation de la colonie de Cabet, fondée il y a bientôt un demi-siècle sur les principes d'un communisme autoritaire : de migration en

migration, le groupe des communistes devenu purement anarchiste, vit maintenant d'une existence modeste dans une campagne de l'Iowa, près de la rivière Desmoines.

Mais là où la pratique anarchiste triomphe, c'est dans le cours ordinaire de la vie, parmi les gens du populaire, qui certainement ne pourraient soutenir la terrible lutte de l'existence s'ils ne s'entraidaient spontanément, ignorant les différences et les rivalités des intérêts. Quand l'un d'entre eux tombe malade, d'autres pauvres prennent ses enfants chez eux, on le nourrit, on partage la maigre pitance de la semaine, on tâche de faire sa besogne, en doublant les heures. Entre les voisins une sorte de communisme s'établit par le prêt, le va et vient constant de tous les ustensiles de ménage et des provisions. La misère unit les malheureux en une ligue fraternelle : ensemble ils ont faim, ensemble ils se rassasient. La morale et la pratique anarchistes sont la règle même dans les réunions bourgeoises d'où, au premier abord, elles nous semblent complètement absentes. Que l'on s'imagine une fête de campagne où quelqu'un, soit l'hôte, soit l'un des invités, affecte des airs de maître, se permettant de commander ou de faire prévaloir indiscrètement son caprice ! N'est-ce pas la mort de toute joie, de tout plaisir ? Il n'est de gaieté qu'entre égaux et libres, entre gens qui peuvent s'amuser comme il leur convient, par groupes distincts, si cela leur plaît, mais rapprochés les uns des autres et s'entremêlant à leur guise, parce que les heures passées ainsi leur semblent plus douces.

Ici je me permettrais de vous narrer un souvenir personnel. Nous voguions sur un de ces bateaux modernes qui fendent les flots superbement avec la vitesse de quinze à vingt nœuds à l'heure, et qui tracent une ligne droite de continent à continent malgré vent et marée. L'air était calme, le soir était doux et les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel noir. On causait à la dunette, et de quoi pouvait-on causer si ce n'est de cette éternelle question sociale, qui nous étreint, qui nous saisit à la gorge comme la sphinge d'Œdipe. Le réactionnaire du groupe était pressé par ses interlocuteurs, tous plus ou moins socialistes. Il se retourna soudain vers le capitaine, le chef, le maître, espérant trouver en lui un défenseur-né des bons principes : « Vous commandez ici ! Votre pouvoir n'est-il pas sacré, que deviendrait le navire s'il n'était dirigé par votre volonté constante ? » — « Homme naïf que vous êtes, répondit le capitaine. Entre nous, je puis vous dire que d'ordinaire je ne sers absolument à rien. L'homme à la barre maintient le navire dans sa ligne droite, dans quelques minutes un autre pilote lui succédera, puis d'autres encore, et nous suivrons régulièrement, sans mon intervention, la route accoutumée. En bas les chauffeurs et les mécaniciens travaillent sans mon aide, sans mon avis, et mieux que si je m'ingérais à leur donner conseil. Et tous ces gabiers, ces matelots savent aussi quelle besogne ils ont à faire, et, à l'occasion je n'ai qu'à faire concorder ma petite part de travail avec la leur, plus pénible quoique moins rétribuée que la mienne. Sans doute, je suis censé guider le navire. Mais ne croyez-vous pas que c'est là une simple fiction ? Les cartes sont là et ce n'est pas moi qui les ai dressées. La boussole nous dirige et ce n'est pas moi qui l'inventai. On a creusé pour nous le chenal du port d'où nous venons et celui du port dans lequel nous entrerons. Et le navire superbe, se plaignant à peine dans ses membrures sous la pression des vagues, se balançant avec majesté dans la houle, cinglant puissamment sous la vapeur, ce n'est pas moi qui l'ai construit. Que suis-je ici en présence des grands morts, des inventeurs et des savants, nos devanciers, qui nous apprennent à traverser les

mers ? Nous sommes tous leurs associés, nous, et les matelots mes camarades, et vous aussi les passagers, car c'est pour vous que nous chevauchons les vagues, et en cas de péril, nous comptons sur vous pour nous aider fraternellement. Notre œuvre est commune, et nous sommes solidaires les uns des autres ! » Tous se turent et je recueillis précieusement dans le trésor de ma mémoire les paroles de ce capitaine comme on n'en voit guère.

Ainsi ce navire, ce monde flottant où, d'ailleurs les punitions sont inconnues, porte une république modèle à travers l'océan malgré les chinoïseries hiérarchiques. Et ce n'est point là un exemple isolé. Chacun de vous connaît du moins par ouï-dire, des écoles où le professeur, en dépit des sévérités du règlement, toujours inappliquées, a tous les élèves pour amis et collaborateurs heureux. Tout est prévu par l'autorité compétente pour mater les petits scélérats, mais leur grand ami n'a pas besoin de tout cet attirail de répression ; il traite les enfants comme des hommes faisant constamment appel à leur bonne volonté, à leur compréhension des choses, à leur sens de la justice et tous répondent avec joie. Une minuscule société anarchique, vraiment humaine, se trouve ainsi constituée, quoique tout semble ligué dans le monde ambiant pour en empêcher l'éclosion : lois, règlements, mauvais exemples, immoralité publique.

Des groupes anarchistes surgissent donc sans cesse, malgré les vieux préjugés et le poids mort des mœurs anciennes. Notre monde nouveau pointe autour de nous, comme germerait une flore nouvelle sous le détrit des âges. Non seulement il n'est pas chimérique, comme on le répète sans cesse, mais il se montre déjà sous mille formes ; aveugle est l'homme qui ne sait pas l'observer. En revanche, s'il est une société chimérique, impossible, c'est bien le pandémonium dans lequel nous vivons. Vous me rendrez cette justice que je n'ai pas abusé de la critique, pourtant si facile à l'égard du monde actuel, tel que l'ont constitué le soi-disant principe d'autorité et la lutte féroce pour l'existence. Mais enfin, s'il est vrai que ; d'après la définition même, une société est un groupement d'individus qui se rapprochent et se concertent pour le bien-être commun, on ne peut dire sans ambiguïté que la masse chaotique ambiante constitue une société. D'après ses avocats, — car toute mauvaise cause a les siens — elle aurait pour but l'ordre parfait par la satisfaction des intérêts de tous. Or n'est-ce pas une risée que de voir une société ordonnée dans ce monde de la civilisation européenne, avec la suite continue de ses drames intestins, meurtres et suicides, violences et fusillades, dépérissements et famines, vols, dolis et tromperies de toute espèce, faillites, effondrements et ruines. Qui de nous, en sortant d'ici, ne verra se dresser à côté de lui les spectres du vice et de la faim ? Dans notre Europe, il y a cinq millions d'hommes n'attendant qu'un signe pour tuer d'autres hommes, pour brûler les maisons et les récoltes ; dix autres millions d'hommes en réserve hors des casernes sont tenus dans la pensée d'avoir à accomplir la même œuvre de destruction ; cinq millions de malheureux vivent ou, du moins, végètent dans les prisons, condamnés à des peines diverses, dix millions meurent par an de morts anticipées, et sur 370 millions d'hommes, 350, pour ne pas dire tous, frémissent dans l'inquiétude justifiée du lendemain : malgré l'immensité des richesses sociales, qui de nous peut affirmer qu'un revirement brusque du sort ne lui enlèvera pas son avoir ? Ce

sont là des faits que nul ne peut contester, et qui devraient, ce me semble, nous inspirer à tous la ferme résolution de changer cet état de choses, gros de révolutions incessantes.

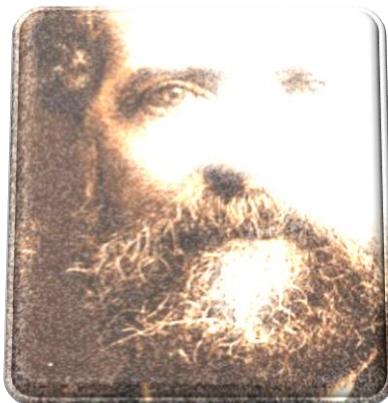
J'avais un jour l'occasion de m'entretenir avec un haut fonctionnaire, entraîné par la routine de la vie dans le monde de ceux qui édictent des lois et des peines : « Mais défendez donc votre société ! Lui disais-je. — Comment voulez-vous que je la défende, répondit-il, elle n'est pas défendable ! » Elle se défend pourtant, mais par des arguments qui ne sont pas des raisons, par la schlague, le cachot et l'échafaud.

D'autre part, ceux qui l'attaquent peuvent le faire dans toute la sérénité de leur conscience. Sans doute le mouvement de transformation entraînera des violences et des révolutions, mais déjà le monde ambiant est-il autre chose que violence continue et révolution permanente ? Et dans les alternatives de la guerre sociale, quels seront les hommes responsables ? Ceux qui proclament une ère de justice et d'égalité pour tous, sans distinction de classes ni d'individus, ou ceux qui veulent maintenir les séparations et par conséquent les haines de castes, ceux qui ajoutent lois répressives à lois répressives, et qui ne savent résoudre les questions que par l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie ! L'histoire nous permet d'affirmer en toute certitude que la politique de haine engendre toujours la haine, aggravant fatalement la situation générale, ou même entraînant une ruine définitive. Que de nations périrent ainsi, oppresseurs aussi bien qu'opprimés ! Périrons-nous à notre tour ?

J'espère que non, grâce à la pensée anarchiste qui se fait jour de plus en plus, renouvelant l'initiative humaine. Vous-mêmes n'êtes-vous pas, sinon anarchistes, du moins fortement nuancés d'anarchisme ? Qui de vous, dans son âme et conscience, se dira le supérieur de son voisin, et ne reconnaîtra pas en lui son frère et son égal ? La morale qui fût tant de fois proclamée ici en paroles plus ou moins symboliques deviendra certainement une réalité. Car nous, anarchistes, nous savons que cette morale de justice parfaite, de liberté et d'égalité, est bien la vraie, et nous la vivons de tout cœur, tandis que nos adversaires sont incertains. Ils ne sont pas sûrs d'avoir raison ; au fond, ils sont même convaincus d'être dans leur tort, et, d'avance, ils nous livrent le monde.



## *L'anarchie et l'église*



*Élisée Reclus*

*Les Temps Nouveaux, 1900*

### *Publications des « Temps Nouveaux » n°18*

La conduite de l'anarchiste envers l'homme d'Église est tracée d'avance. Aussi longtemps que les prêtres, moines et tous les détenteurs d'un pouvoir prétendu divin seront constitués en ligue de domination, il faut les combattre sans répit de toute l'énergie de sa volonté et de toutes les ressources de son intelligence et de sa force. D'ailleurs, cette lutte acharnée ne doit empêcher nullement que nous gardions le respect personnel et toute la sympathie humaine pour chaque individu chrétien, bouddhiste ou fétichiste dès que sa puissance d'attaque et de domination aura été rompue. Nous commencerons par nous affranchir, puis nous travaillerons à l'affranchissement du ci-devant adversaire.

Ce que nous avons à craindre de l'Église ou des églises est clairement enseigné par l'histoire. À cet égard, toute méprise, toute confusion sont impossibles. Nous sommes haïs, exécrés, maudits : on nous voue non seulement aux supplices de l'enfer, - ce qui n'a pas de sens pour nous, - mais on nous signale à la vindicte des lois temporelles, à la vengeance spéciale des rois, des geôliers et des bourreaux, même à l'ingéniosité des tortionnaires que la Sainte Inquisition, toujours vivante, entretient dans les cachots. Le langage officiel des papes, fulminé dans leurs bulles récentes, dirige expressément la campagne contre les " novateurs insensés et diaboliques, les orgueilleux disciples d'une science prétendue, les gens en délire qui vantent la liberté de conscience, les corrupteurs de toutes choses sacrées, les odieux corrupteurs de la jeunesse, les ouvriers de crime et d'iniquité ». Ces maudits, ces anathèmes, ce sont, en premier lieu, ceux qui se disent hommes de révolution, anarchistes ou libertaires.

C'est bien ! Il est juste, il est légitime que des gens se disant et se croyant même sacrés pour exercer la domination absolue sur le genre humain, s'imaginent qu'ils sont les possesseurs des clefs du ciel et de l'enfer, concentrent toute la force de leur haine contre

les réprouvés qui contestent leurs droits au pouvoir et condamnent toutes les manifestations de ce pouvoir : " Exterminez ! Exterminez ! " Telle est la devise de l'Église, comme aux temps de Saint Dominique et d'Innocent III.

À l'intransigeance catholique, nous opposons égale intransigeance, mais en hommes et en hommes nourris de la science contemporaine, non en thaumaturges et en bourreaux. Nous repoussons absolument la doctrine catholique, de même que celle de toutes les religions connexes, amies ou ennemies ; nous combattons leurs institutions et leurs œuvres ; nous travaillons à détruire les effets de tous leurs actes. Mais cela sans haine de leurs personnes, car nous n'ignorons point que tous les hommes sont déterminés par le milieu dans lequel leurs mères les ont bercés et la société les a nourris ; nous savons qu'une autre éducation, des circonstances moins favorables auraient pu nous abêtir aussi, et ce que nous cherchons par-dessus tout, c'est précisément de faire naître pour eux, - s'il en est encore temps - et pour toutes les générations à venir, des conditions nouvelles qui guériront enfin les hommes de la " folie de la croix " et autres hallucinations religieuses.

Nous ne songeons point à nous venger quand viendra le jour où nous serons les plus forts : les échafauds et les bûchers n'y suffiraient point, tant les Églises ont massacré d'infidèles au nom de leurs dieux respectifs, tant l'Église chrétienne tout spécialement a fait de victimes pendant quinze cent années de domination. La vengeance n'est point dans nos principes, car la haine appelle la haine et nous avons hâte d'entrer dans une ère nouvelle de paix sociale. Le ferme propos que voulons réaliser n'est point d'employer " les boyaux du dernier prêtre à tordre le cou du dernier roi ! ", mais de faire en sorte que ni prêtres ni rois ne puissent naître dans l'atmosphère purifiée de notre société nouvelle.

Logiquement, notre œuvre révolutionnaire contre l'Église commence par être destructive avant qu'elle puisse devenir constructive, bien que les deux phases de l'action soient interdépendantes et s'accomplissent en même temps, mais sous divers aspects, suivant les différents milieux. Certes, nous savons que la force est inapplicable pour détruire les croyances sincères, les naïves et béates illusions ; nous rechercherons point à entrer dans les consciences pour en expulser les troubles et les rêves, mais nous pouvons travailler de toutes nos énergies à écarter du fonctionnement social tout ce qui ne s'accorde pas avec des vérités scientifiques reconnues ; nous pouvons combattre incessamment l'erreur de tous ceux qui prétendent avoir trouvé en dehors de l'humanité et du monde un point d'appui divin, permettant à des castes parasites de se grimer en intermédiaires dévots entre le créateur fictif et ses créatures.

Puisque la crainte et l'épouvante furent de tout temps les mobiles qui asservirent les hommes, - ainsi que rois, prêtres, magiciens et pédagogues l'ont eux-mêmes répété sous tant de formes diverses, - combattons incessamment cette terreur des dieux et de leurs interprètes par l'étude et par l'exposition de la sereine clarté des choses. Faisons la chasse à tous les mensonges que les bénéficiaires de l'antique sottise théologique ont répandus dans l'enseignement, dans les livres, dans les arts. Et n'oublions pas d'enrayer le vil paiement des impôts directs que le clergé nous extorque, d'arrêter la construction des chapelles, des reposoirs, des églises, des croix, des statues votives et autres laideurs qui

déshonorent nos villes et nos campagnes. Tarissons la source de ces millions qui, de toutes parts, affluent vers le grand mendiant de Rome et vers les sous-mendiants innombrables de ses congrégations. Enfin, par la propagande de chaque jour, enlevons aux prêtres les enfants qu'on leur donne à baptiser, les garçons et les filles qu'ils " confirment dans la foi " par l'ingestion d'une hostie, les jeunes gens qu'ils prétendent conjoindre, les malheureux qu'ils souillent en faisant naître le péché dans leur âme par la confession, les mourants qu'ils terrorisent encore au dernier moment de la vie. Déchristianisons le peuple !

Mais les écoles, même celles qui se disent laïques, christianisent leurs élèves, c'est-à-dire toute la génération pensante, nous est-il répondu. Et ces écoles comment les fermerons-nous, puisque nous trouvons devant elles des pères de famille revendiquant la " liberté " de l'éducation choisie par eux ? A nous qui parlons sans cesse de liberté et qui ne comprenons l'individu digne de ce nom que dans la plénitude de sa fière indépendance, voici qu'on oppose aussi la " liberté " ! Si ce mot répondait à une idée juste, nous n'aurions qu'à nous incliner en tout respect afin de rester fidèles à nous-mêmes ; mais cette liberté du père de famille est-elle autre chose que le rapt, l'appropriation pure et simple d'un enfant qui devrait s'appartenir et que l'on remet à l'Église ou à l'État, pour qu'ils le déforment à souhait ? N'est-ce pas une liberté semblable à celle du manufacturier qui dispose de centaines ou de milliers de " bras " et qui les emploie comme il veut à concasser des métaux ou à croiser des fils ; une liberté comme celle du général qui fait manœuvrer à sa guise des " unités tactiques " de " baïonnettes " et de " sabres " ?

Le père, héritier convaincu du pater familias romain, dispose également de ses fils et de ses filles, pour les tuer moralement ou, pis encore, pour les avilir. De ces deux individus, le père et l'enfant, virtuellement égaux à nos yeux, c'est le plus faible que nous avons à soutenir de notre force ; c'est de lui que nous avons à nous déclarer solidaires, lui que nous tâcherons de défendre contre tous ceux qui lui font tort, fût-ce le père même ou celui qui se dit tel, fût-ce la mère qui le porta dans son sein ! Si, par une loi spéciale qu'imposa l'opinion publique, l'État refuse au père de famille le droit de condamner son fils à l'ignorance, nous qui sommes de cœur avec la génération nouvelle, nous mettrons tout en œuvre, et sans lois, par la ligue de nos volontés, pour protéger la jeunesse contre une éducation mauvaise. Que l'enfant soit frappé, battu, torturé par des parents, qu'il soit même doucement empoisonné de gâteaux, de confitures ou de mensonges, ou bien qu'il soit catéchisé, dépravé par des frères ignorants, qu'il apprenne chez les jésuites une histoire perfide, une fausse morale faite de bassesse et de cruauté, le crime nous semble être le même et nous le combattons avec énergie, toujours âprement, solidaires de l'être auquel on a fait tort.

Certes, aussi longtemps que la famille se maintiendra sous sa forme monarchique, modèle des États qui nous gouvernent, l'exercice de notre volonté ferme d'intervention envers l'enfant contre les parents et les prêtres restera d'un accomplissement difficile ; mais ce n'en est pas moins dans ce sens que doit se porter tout notre effort. Être le défenseur de la justice ou le complice du crime, il n'y a point de milieu.

En cette matière se pose encore, comme dans toutes les autres questions sociales, le grand problème qui se discute entre Tolstoï et les autres anarchistes, celui de la non-résistance ou de la résistance au mal. Pour notre part nous sommes d'avis que l'offensé qui ne résiste pas livre d'avance les humbles et les pauvres aux oppresseurs et aux riches. Résistons sans haine, sans esprit de rancune ni de vengeance, avec toute la douceur sereine du philosophe qui se possède et reproduit exactement sa pensée profonde et son vouloir intime en chacun de ses actes, mais résistons ! L'école actuelle, qu'elle soit dirigée par le prêtre religieux ou par le prêtre laïque est nettement, absolument dirigée contre les hommes libres, autant que le serait une épée ou plutôt des millions d'épées, car il s'agit de dresser contre les novateurs les enfants de la génération nouvelle. Nous comprenons l'école comme la société " sans Dieu ni maître " et nous considérons par conséquent comme des lieux funestes tous ces antres où l'on enseigne l'obéissance à Dieu et surtout à ses représentants, les maîtres de toute espèce, pères et moines, rois et fonctionnaires, symboles et lois. Nous réprouvons autant les écoles où l'on enseigne les prétendus devoirs civiques - c'est-à-dire l'accomplissement des ordres d'en haut et la haine des peuples étrangers - que les écoles où l'on enjoint aux enfants de n'être plus que " des bâtons dans les mains des prêtres ". Nous savons qu'elles sont également mauvaises, et quand nous aurons la force, nous fermerons les unes et les autres comme les casernes et les lupanars.

Vaine menace, dira-t-on avec ironie. Vous n'êtes pas les plus forts, et nous commandons encore aux rois et aux militaires, aux magistrats et aux bourreaux. Oui, cela semble vrai ; mais tout cet appareil de répression ne nous effraie point, car c'est aussi une grande force d'avoir la vérité pour alliée et de répandre la lumière devant soi. L'histoire se déroule en notre faveur, car si la science a " fait faillite " pour nos adversaires, elle est restée notre guide et notre soutien. La différence essentielle entre les suppôts de l'Église et ses ennemis, entre les asservis et les hommes libres, c'est que les premiers, privés d'initiative propre, n'existant que par la masse, non par la valeur individuelle, s'affaiblissent peu à peu et meurent, tandis que le renouveau de la vie se fait en nous par l'agissement spontané des forces anarchiques. Notre société naissante d'hommes libres, qui cherche péniblement à se dégager de la chrysalide bourgeoise, ne pourrait avoir aucune espérance de triompher un jour, elle ne pourrait même pas naître, si elle avait devant elle de vrais hommes avec un vouloir et une énergie propres, mais l'immense armée de dévots et des dévotes, flétrie par le prosternement et l'obéissance, reste condamnée à l'ataxie intellectuelle. Quelle que soit, au point de vue spécial de son métier, de son art ou de sa profession, la valeur du catholique croyant et pratiquant, quelles que soient aussi ses qualités d'homme, il n'est au point de vue de la pensée qu'une matière amorphe et sans consistance, puisqu'il a complaisamment abdiqué son jugement et par l'aveugle foi, s'est placé lui-même en dehors de l'humanité qui raisonne.

Toutefois l'armée des catholiques a pour elle la puissance de la routine, le fonctionnement de toutes les survivances, continuant d'agir en vertu de la force d'inertie. Spontanément, les genoux de millions d'individus fléchissent devant le prêtre resplendissant d'or et de soie ; c'est portée par une série de mouvements réflexes que la foule s'amasse dans les nefes aux jours de fêtes patronales ; elle célèbre la Noël et la Pâques parce que les générations antérieures ont célébré ces fêtes. L'image de la Vierge Marie et celle du

Bambin sacré restent gravées dans les imaginations ; le sceptique vénère sans savoir pourquoi le morceau de cuivre ou d'ivoire taillé en crucifix ; il s'incline en parlant de la " morale de l'Évangile «, et quand il montre les étoiles à son fils, il ne manque pas de glorifier le divin horloger. Oui, toutes ces créatures de l'habitude, tous ces porte-voix de la routine constituent une armée déjà redoutable par sa masse : c'est la matière humaine qui constitue les écrasantes majorités, et dont les cris sans pensée retentissent comme s'ils représentaient une opinion. Qu'importe ! Cette masse elle-même finit par ne plus obéir aux impulsions ataviques : on la voit rapidement devenir indifférente à ce jargon religieux qu'elle ne comprend plus ; elle ne croit plus que le prêtre soit un interprète auprès de Dieu pour remettre les péchés, ni un interprète auprès du diable pour ensorceler les bêtes et les gens ; le paysan, de même que l'ouvrier, n'a plus peur de son curé. Il a quelque idée de la science, sans la connaître encore et en attendant il redevient païen en se confiant vaguement aux forces de la nature.

Certes, la révolution silencieuse qui déchristianise lentement les masses populaires est un événement capital, mais il ne faut pas oublier que les adversaires les plus à craindre, parce qu'ils n'ont aucune sincérité, ne sont pas les pauvres roturiers du peuple, ni surtout les croyants, suicidés de l'esprit, que l'on voit se prosterner dans les chapelles comme séparés par un voile épais du monde réel. Les hypocrites ambitieux qui les mènent et les indifférents qui, sans être catholiques, se sont ralliés officiellement à l'Église, ceux qui font argent de la foi, sont autrement dangereux que les chrétiens. Par un phénomène contradictoire en apparence, l'armée cléricale devient plus nombreuse à mesure que la croyance s'évanouit. C'est que les forces ennemies se massent de part et d'autre. L'Église a groupé derrière elle tous ses complices naturels auxquels il faut des esclaves à commander, rois, militaires, fonctionnaires de tout acabit, voltairiens repentis et jusqu'aux honnêtes pères de famille qui veulent qu'on leur élève des enfants bien sages, stylés, gracieux, polis, de belles manières, se gardant avec prudence de tout ce qui pourrait ressembler à une pensée.

" Que nous racontez-vous là ! " dira sans doute quelque politicien que passionne la lutte actuelle entre les congrégations et le " bloc républicain " du Parlement français. " Ne savez-vous pas que l'État et l'Église sont définitivement brouillés, que les crucifix, les images des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie vont être enlevés des écoles et remplacés par de beaux portraits du Président de la République ? Ne savez-vous pas que les enfants sont désormais soigneusement préservés de la lèpre et des superstitions antiques et que des instituteurs civils leur dispenseront une éducation fondée sur la science, débarrassée de tout mensonge, toujours respectueux de la liberté ? " Hélas ! nous savons bien qu'on se dispute là-haut parmi les détenteurs du pouvoir ; nous savons que les gens du clergé, les séculiers et les réguliers sont en désaccord sur la distribution des prébendes et du casuel ; nous savons que la vieille querelle des " investitures " se continue de siècle en siècle entre le pape et les États laïques ; mais cela n'empêche pas que les deux détenteurs de la domination, religieux et politiques, ne soient au fond d'accord, même dans leurs excommunications réciproques, et qu'ils comprennent de la même manière leur mission divine à l'égard du peuple gouverné. Les uns et les autres donneront aux enfants le même enseignement, celui de l'obéissance. Du moins, parmi ces éducateurs à rebours, les prêtres

sont-ils les plus logiques, puisqu'ils prétendent représenter Dieu, le Créateur et Maître Universel. Hier encore, sous la haute protection de la République, ils ont été les maîtres absolus, incontestés.

Tous les éléments de la réaction étaient alors unis sous le même labarum symbolique, le " signe de la Croix " ; il eût été naïf de se laisser tromper par la devise de ce drapeau ; il ne s'agissait plus ici de la foi religieuse, mais de la domination, la croyance intime n'était qu'un prétexte pour la majorité de ceux qui veulent garder le monopole des pouvoirs et des richesses ; pour eux le but unique était d'empêcher à tout prix la réalisation de l'idéal moderne, le pain pour tous, la liberté, le travail et le loisir pour tous. Nos ennemis, quoique se haïssant et se méprisant les uns les autres, avaient dû pourtant se grouper en un seul parti. Isolées, les causes respectives des classes dirigeantes étaient trop pauvres d'arguments, trop illogiques pour qu'elles pussent essayer de se défendre avec succès ; il leur était indispensable de se rattacher à une cause supérieure, à Dieu lui-même, le " principe de toutes choses «, le " grand ordonnateur de l'Univers ". Ainsi, dans une bataille, les corps de troupes exposés abandonnent les ouvrages extérieurs nouvellement construits pour se masser au centre de la position, dans la citadelle antique accommodée par les ingénieurs à la guerre moderne.

Trop ardents à la curée, les gens d'église ont commis aussi la maladresse, d'ailleurs inévitable, de ne pas évoluer prestement avec le siècle. Encombrés par leur bagage de vieilleries, ils sont restés en route. Ils jargonent en latin et cela suffit pour qu'ils ne sachent plus parler le français de Paris. Ils ânonnent la théologie de Saint-Thomas, mais cet antique verbiage ne leur sert plus à grand-chose pour discuter avec les élèves de Berthelot. Sans doute, quelques-uns d'entre-eux, surtout les prêtres américains, en lutte avec une jeune société démocratique, soustraite au pouvoir de Rome, ont essayé de rajeunir leurs arguments, refourbi quelque peu leurs vénérables flamberges, mais ces façons nouvelles de controverse ont été mal vues en haut lieu, et le misonéisme a triomphé : le clergé se tient à l'arrière-garde, avec toute l'affreuse bande des magistrats, des inquisiteurs et des bourreaux. En masse, ils se sont placés derrière les rois, les princes et les riches, et pour les humbles ils ne savent demander que la charité, non la justice, un coin modeste dans le Paradis futur, et non une large et belle place au bon soleil qui nous éclaire aujourd'hui. Quelques enfants perdus du catholicisme ont supplié le pape de se faire socialiste, d'entrer hardiment dans les rangs des niveleurs et des meurt de faim. Oh, que nenni ! Il s'en tient aux millions qu'on appelle le " denier de Saint-Pierre " et à cette " botte de paille " qui est le palais du Vatican.

Quel beau jour pour nous, penseurs libres et révolutionnaires, que celui pendant lequel le pape s'est définitivement enfermé dans le dogme de son infailibilité ! Voilà notre bonhomme saisi comme dans une trappe d'acier ! Il ne faut pas se dédire, se renouveler, vivre en un mot ! Il est ligoté dans les vieux dogmes, obligé de s'en tenir au Syllabus, de maudire la société moderne avec toutes ses découvertes et ses progrès. Il n'est plus désormais qu'un prisonnier volontaire enchaîné sur la rive et nous poursuivant de ses imprécations vaines, tandis que nous cinglons librement sur les flots. Par un de ses sous-ordres, il proclame la " faillite de la science ! " Quelle joie pour nous ! C'est le triomphe

définitif que l'Église ne veuille plus apprendre ni savoir, qu'elle reste à jamais ignorante, absurde, enfermée dans ce que déjà Saint-Paul appelait sa folie !

Mais trop avides, les prêtres et les moines ont manqué de prudence ; chefs de la conspiration, porteurs du mot d'ordre divin, ils ont voulu beaucoup plus que leur part. L'Église, toujours âpre à la rapine, ne manquait pas d'exiger un droit d'entrée de tous ses nouveaux alliés, républicains et autres ; elle exigea des subventions pour toutes ses missions étrangères, elle exigea même la guerre de Chine et le pillage des palais impériaux. C'est ainsi que les richesses du clergé se sont prodigieusement accrues : dans la seule France, les biens ecclésiastiques ont beaucoup plus que doublé dans les vingt dernières années du dix-neuvième siècle ; c'est par milliards que l'on évalue les terres et les maisons qui appartiennent ouvertement aux prêtres et aux moines, mais que de milliards encore ils possèdent sous les noms de vieux messieurs et d'antiques douairières ! Des jacobins se réjouissent presque de voir ces propriétés immenses s'accumuler dans les mêmes mains, espérant que d'un seul coup l'État pourra s'en emparer un jour : remède qui déplacerait la maladie mais ne la guérirait point ! Ces propriétés, produits du vol et du dol, il faut les reprendre pour la communauté puisque jadis elles furent siennes. Elles font partie du grand avoir terrestre appartenant à l'ensemble de l'humanité.

Transportons-nous par l'imagination aux temps à venir de l'irréligion consciente et raisonnée. Quelle sera dans ces conditions nouvelles l'œuvre par excellence des hommes de bonne volonté ? Remplacer les hallucinations par des observations précises, substituer aux illusions du paradis que l'on promettait aux faméliques les réalités d'une vie de justice sociale, de bien-être, de travail rythmé, trouver pour les fidèles de la religion humanitaire un bonheur plus substantiel et plus moral que celui dont les chrétiens se contentent actuellement. Ce qu'il fallait à ceux-ci, c'était de n'avoir point le pénible labeur de penser par eux-mêmes et de chercher en leur propre conscience le mobile de leurs actions ; n'ayant plus de fétiche visible comme nos aïeux sauvages, ils tiennent à posséder un fétiche secret qui panse leurs blessures d'amour-propre, qui les console de leurs chagrins, qui leur rende les heures de maladie moins longues et leur assure même une vie immortelle, exempte de tout souci. Mais tout cela pour eux personnellement : leur religion n'a cure des malheureux qui continuent à leur péril la dure bataille de la vie ; comme les spectateurs de la tempête dont parle Lucrèce, il leur est doux de voir, de la plage, les gestes des naufragés luttant contre les flots. Ils peuvent relire dans les Évangiles cette vilaine parabole de Lazare " couché dans le sein d'Abraham " et refusant de tremper le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir la langue des mauvais riches. (Luc XVI).

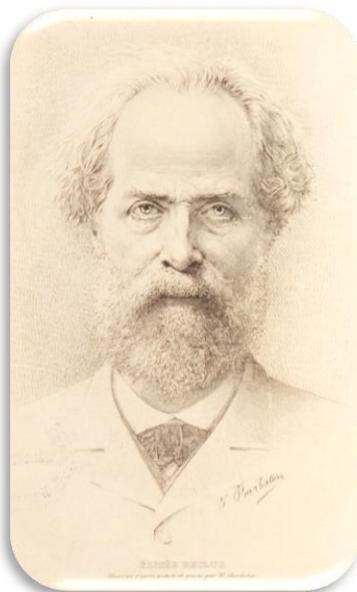
Notre idéal de bonheur n'est point cet égoïsme chrétien de l'homme qui se sauve en voyant périr son semblable et qui refuse une goutte d'eau à son ennemi. Nous, les anarchistes qui travaillons à l'émancipation complète de notre individu, collaborons par cela même à la liberté de tous les autres, même à celle du mauvais riche quand nous l'aurons allégé de ses richesses, et nous leur assurons le profit solidaire de chacun de nos efforts. Notre victoire personnelle ne se conçoit point sans qu'elle devienne du même coup une victoire collective ; notre recherche du bonheur ne peut s'imaginer autrement

que dans le bonheur de tous : la société anarchiste n'est point un corps de privilégiés, mais une communauté d'égaux, et ce sera pour tous un bonheur très grand dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, de vivre dans un monde où nous ne verrons point d'enfants battus de leurs mères en récitant le catéchisme, point de faméliques demandant un sou, point de prostituées se livrant pour avoir du pain, point d'hommes valides se faisant soldats ou même policiers, parce qu'ils n'ont pas d'autres moyens de gagner leur vie. Réconciliés parce que les intérêts d'argent, de caste, de position, n'en feront pas des ennemis-nés les uns des autres, les hommes pourront étudier ensemble, prendre part, suivant leurs affinités personnelles, aux œuvres collectives de la transformation planétaire, à la rédaction du grand livre des connaissances humaines, en un mot, vivre d'une vie libre, toujours plus ample, puissamment consciente et fraternelle, en échappant ainsi aux hallucinations, à la religiosité et à l'Église. Et par-dessus tout, ils pourront travailler directement pour l'avenir en s'occupant des enfants, en jouissant avec eux de la nature, en les guidant avec méthode dans l'étude des sciences, des arts et de la vie.

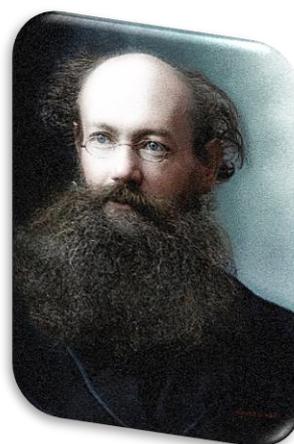
Les catholiques ont beau s'être emparés officiellement de la société, ils n'en sont point et n'en seront point les maîtres, parce qu'ils ne savent qu'étouffer, comprimer, amoindrir : tout ce qu'est la vie leur échappe. Chez la plupart, la foi même est morte : il ne leur reste plus que la gesticulation pieuse, les prosternements et les ornements, l'égrenage du chapelet, le ronronnement du bréviaire. Les meilleurs parmi les prêtres sont obligés de fuir l'Église pour trouver un asile chez les profanes, c'est-à-dire chez les confesseurs de la foi nouvelle, chez nous, anarchistes et révolutionnaires, qui marchons vers un idéal, et qui travaillons à le réaliser. C'est en dehors de l'Église qui a fait faillite à tous les grands espoirs, que s'accomplit tout ce qui est grand et généreux. Et c'est en dehors d'elle, malgré elle, que les pauvres auxquels les prêtres promettaient ironiquement toutes les richesses du Paradis, conquerront enfin le bien-être de la vie présente : **c'est malgré l'Église que se fondera la vraie Commune**, la société des hommes libres vers laquelle nous ont acheminés tant de révolutions antérieures contre le prêtre et le roi.



## *Élisée Reclus - Préfaces*



### **Préface de “Paroles d’un révolté” de Pierre Kropotkine, 1885**



Depuis deux ans et demi, Pierre Kropotkine est en prison, retranché de la société de ses semblables. Sa peine est dure, mais le silence qu’on lui impose sur les sujets qui lui tiennent le plus à cœur est bien autrement pénible : sa captivité serait moins lourde s’il n’était bâillonné. Des mois, des années se passeront peut-être avant que l’usage de la parole lui ait été rendu et qu’il puisse reprendre avec ses compagnons les conversations interrompues.

Le temps de recueillement forcé que doit subir notre ami ne sera certainement point perdu, mais il nous paraît bien long ! La vie s’enfuit rapidement, et nous voyons avec tristesse s’écouler les semaines et les mois pendant lesquels cette voix honnête et fière entre toutes ne sera point entendue. En échange, que de banalités nous seront ressassées, que de paroles mensongères viendront nous blesser, que de demi-vérités intéressées

bourdonneront à nos oreilles ! Il nous tarde d'entendre un de ces langages sincères et sans réticence qui proclament hardiment le droit.

Mais si le prisonnier de Clairvaux n'a plus la liberté de s'entretenir du fond de sa cellule avec ses compagnons, du moins ceux-ci peuvent-ils se souvenir de leur ami, et recueillir les paroles qu'il prononça jadis. C'est là un devoir qu'il m'est possible de remplir et je m'y consacre avec bonheur. Les articles que Kropotkine écrivit, de 1870 à 1882, dans le journal « anarchiste » *le Révolté*, m'ont paru de nature à être publiés en volume, d'autant mieux qu'ils ne se sont pas succédés au hasard des événements, mais qu'ils se suivent dans un ordre logique. La véhémence de la pensée leur a donné l'unité nécessaire. Fidèle à la méthode scientifique, l'auteur expose d'abord la situation générale de la société, avec ses hontes, ses vices, ses éléments de discorde et de guerre ; il étudie les phénomènes de décrépitude que présentent les États et nous montre les lézardes qui s'ouvrent, les ruines qui s'accumulent. Puis il développe les faits d'expérience que l'histoire contemporaine nous offre dans le sens de l'évolution anarchique, il en indique la signification précise et en tire l'enseignement qu'ils comportent. Enfin, dans le chapitre *l'Expropriation*, il résume ses idées, telles qu'elles ressortent de l'observation et de l'expérience, et fait appel aux hommes de bonne volonté qui ne se contentent pas de savoir, mais qui veulent agir.

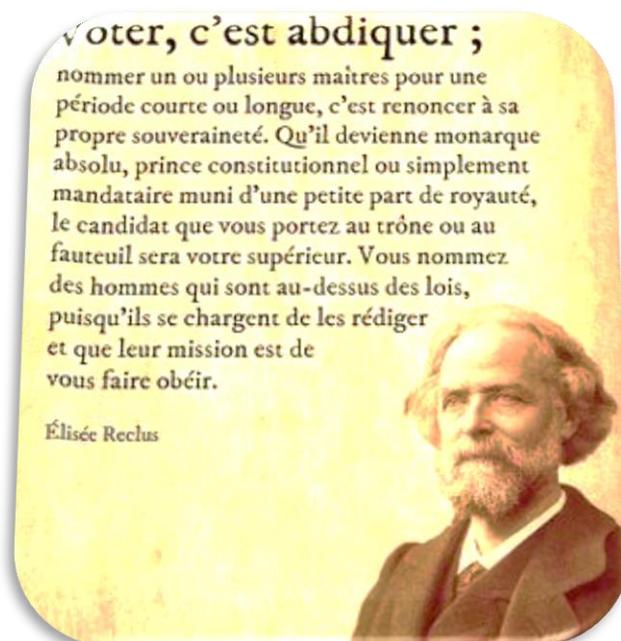
Je n'ai pas à faire ici l'éloge de l'auteur. Il est mon ami, et si je disais le bien que je pense de lui on pourrait me soupçonner d'aveuglement ou m'accuser de partialité. Qu'il me suffise de m'en rapporter à l'opinion de ses juges, de ses geôliers même. Parmi ceux qui de près ou de loin ont observé sa vie, il n'est personne qui ne le respecte, qui ne témoigne de sa haute intelligence et de son cœur, débordant de bonté, personne qui ne le reconnaisse comme véritablement noble et pur. Et d'ailleurs, n'est-ce pas à ses qualités mêmes qu'il a dû de connaître l'exil et la captivité ? Son crime est d'aimer les pauvres et les faibles ; son forfait est d'avoir plaidé leur cause. L'opinion publique est unanime à respecter cet homme, et cependant elle ne s'étonne point de voir les portes de la prison se fermer obstinément sur lui, tant il semble naturel que la supériorité se paie et que le dévouement soit accompagné de souffrances. Il est impossible de voir Kropotkine dans le préau de la maison centrale et d'échanger un salut avec lui sans se demander : « Et moi, pourquoi donc suis-je libre ? Serait-ce peut-être parce que je ne le vaud pas ? »

Toutefois les lecteurs de ce livre ont moins à s'occuper de la personne de l'auteur que de la valeur des idées qu'il expose. Ces idées, je les soumets avec confiance aux hommes droits qui ne formulent pas leur jugement sur un ouvrage avant de l'avoir ouvert, sur une opinion avant de l'avoir entendue. Faites table rase de vos préjugés, apprenez à vous dégager temporairement de vos intérêts, et lisez ces pages en cherchant simplement la vérité sans vous préoccuper actuellement de l'application. L'auteur ne vous demande qu'une chose, de partager pour un moment son idéal, le bonheur de tous, non celui de quelques privilégiés. Si ce désir, si fugitif qu'il soit, est vraiment sincère, et non pas un pur caprice de votre fantaisie, une image qui passe devant vos yeux, il est probable que vous serez bientôt d'accord avec l'écrivain. Si vous partagez ses vœux, vous comprendrez ses paroles. Mais vous savez d'avance que ces idées ne vous mèneront point aux honneurs ; elles ne seront jamais récompensées par une place à gros appointements ; peut-

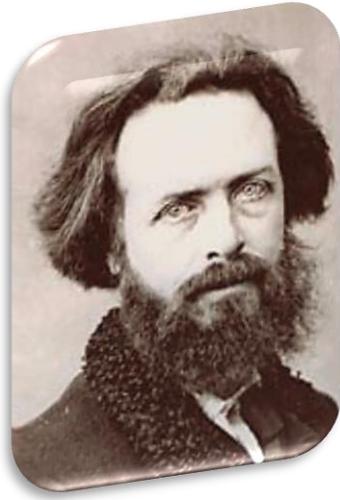
être vous attireront-elles plutôt la méfiance de vos anciens amis, ou quelque coup brutal venu d'en haut. Si vous cherchez la justice, attendez-vous à subir l'iniquité.

Au moment où se publie cet ouvrage, la France est en pleine crise électorale. Je n'ai point la naïveté de recommander la lecture de ce livre aux candidats, — ils ont d'autres « devoirs » à remplir, mais je convie les électeurs à prendre en main les *Paroles d'un Révolté*, et je leur signale tout spécialement le chapitre intitulé *le Gouvernement Représentatif*. Ils y verront comment sera justifiée leur confiance dans ces hommes qui surgissent de toutes parts pour briguer l'honneur de représenter leurs concitoyens au Parlement. Maintenant tout est pour le mieux. Les candidats sont omniscients et infaillibles ; mais que seront les mandataires ? Quand ils auront enfin leur part de royauté, ne seront-ils pas fatalement saisis par le vertige du pouvoir, et, comme des rois, dispensés de toute sagesse et de toute vertu ? Fussent-ils décidés à tenir ces promesses qu'ils ont tant prodiguées, comment maintiendraient-ils leur dignité au milieu de la tourbe des quémandeurs et des conseillers ? En supposant qu'ils soient entrés vertueux à la Chambre, comment pourraient-ils en sortir autrement que viciés ! Sous l'influence de ce milieu d'intrigues, on les voit tourner de gauche à droite, comme s'ils étaient entraînés par un mécanisme fatal : bonshommes d'horloge qui paraissent d'un air superbe et frappent avec bruit sur le cadran, puis bientôt après tournent le dos pour s'engouffrer piteusement dans la paroi.

Ce n'est point dans le choix de nouveaux maîtres qu'est le salut. Faut-il donc que nous, anarchistes, les ennemis du christianisme, nous rappelions à toute une société qui se prétend chrétienne ces mots d'un homme dont elle a fait un Dieu : « Ne dites à personne : Maître, Maître ! » Que chacun reste le maître de soi-même ; Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers cette bruyante tribune, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Écoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, fussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot.



## Préface de “La civilisation et les grands fleuves historiques” de Léon Metchnikoff, 1889



Quelque temps avant sa mort, Léon Metchnikoff me confia le manuscrit de cet ouvrage, en me priant d'en revoir le texte et d'en surveiller l'impression. J'acceptai, d'autant plus désireux d'accomplir cette tâche que je connaissais la haute valeur du livre de mon ami. J'espérais pouvoir ainsi réparer dans la mesure de mes forces les torts de la destinée, car elle fut injuste envers Metchnikoff, comme elle l'est d'ailleurs presque toujours envers ceux qui ne demandent pas le succès à l'intrigue. Ils n'ont qu'une joie — il est vrai que c'est la plus haute — celle de suivre le droit chemin.

Quoique né à Pétersbourg, au mois de mai 1838, Léon Metchnikoff était d'origine méridionale. Son père, propriétaire dans le gouvernement de Kharkoff, et sa mère, de naissance israélite, appartenaient à des familles petites-russiennes ; celle du père faisait même remonter sa généalogie jusqu'aux Roumains Spadarenko ou « Porte glaive », appellation de fière résonance que traduit exactement le nom russe de Metchnikoff. Malade dès sa première enfance, Léon ne put supporter le rude climat du nord, et en 1851 ses parents durent le mener à Kharkoff pour lui faire continuer ses études en de meilleures conditions. Il se rétablit en effet, et le premier usage qu'il voulut faire de ses forces, à l'âge de seize ans, fut de s'échapper pour aller en Crimée prendre part à la défense de Sébastopol ; toutefois, arrêté en route, il fut reconduit de force à son collège. Bientôt après, il entra à l'Université comme étudiant en médecine ; mais, à cette époque, les grandes écoles russes étaient aussi des champs de bataille entre des agents despotiques et tracassiers et les étudiants avides de liberté. Sept mois ne s'étaient pas encore écoulés que Léon Metchnikoff était expulsé de l'Université de Kharkoff. Il retourna à Pétersbourg et fréquenta l'Académie de médecine, puis les cours de la Faculté de physique et de mathématiques, ceux de l'Académie des arts et enfin l'institut des langues orientales. Ainsi, en très peu d'années, Léon Metchnikoff se livra successivement aux études les plus diverses. L'esprit de révolte contre un régime universitaire oppressif et mesquin eut peut-être une certaine part dans ces divers changements ; mais le principal mobile chez ce

jeune homme ardent, doué d'une imagination et d'une mémoire des plus heureuses, c'était l'avidité de voir et de savoir.

Puis vinrent l'ère des voyages et la lutte pour l'existence. En 1858, il avait à peine atteint sa vingtième année qu'il fut choisi comme interprète de la mission diplomatique envoyée aux lieux saints sous la direction de Mansouroff. Il visita Constantinople, le mont Athos, Jérusalem ; mais bientôt, à la suite d'un duel et d'une conduite peu respectueuse envers ses chefs, il dut quitter son poste d'interprète ; il entra comme agent dans une société de navigation et de commerce. Après avoir séjourné d'abord à Beïrout, il se rendit à Galatz, mais il ne resta que peu de temps dans cette ville d'affaires, où tout contrariait sa nature, et sans passeport, presque sans ressources, il partit pour Venise afin de continuer ses études de peinture, celles que pendant toute sa vie il poursuivit avec le plus de passion, avec des enthousiasmes mêlés de désespoir. Là encore, son impétueux caractère, prompt au sacrifice, ne lui permit pas de rester. L'expédition des Mille se préparait : comment n'aurait-il pas essayé de prendre part à l'émancipation de l'Italie et de s'associer avec d'autres jeunes hommes, amoureux de liberté, pour aller rejoindre l'armée de Garibaldi ? Soupçonné, puis traqué par la police autrichienne, il réussit à la dépister et s'enfuit pour Livourne, où il entra dans le détachement de Milbitz. Après de nombreuses péripéties, il atteignait enfin l'Italie méridionale et combattait dans les Calabres, puis sur le Vulturne, où il fut grièvement blessé par l'explosion d'une mine. Couvert de contusions et de plaies, au côté droit, aux poumons, aux jambes, il fut emporté à l'hôpital de Naples où des camarades dévoués, entre autres le bon et grand Alexandre Dumas, le soignèrent avec dévouement et l'arrachèrent à la mort.

Les années suivantes, à Naples, à Livourne, à Florence, à Genève, furent en grande partie consacrées par Léon Metchnikoff à la propagande politique et sociale. Grâce à ses connaissances variées et surtout à sa pratique des dix principales langues de l'Europe, il était devenu l'intermédiaire naturel entre les hommes éminents des partis révolutionnaires, patriotes ou socialistes, tels que Garibaldi, Herzen, Bakounine ; il eut à remplir des missions périlleuses en Italie et en Espagne : lorsqu'on faisait appel à son dévouement, il était toujours prêt. Malgré la maladie, il semblait ne pas connaître la fatigue : la fièvre même l'aidait à travailler davantage ; discours, conférences, lettres, articles de journaux et de revues en diverses langues, son œuvre de propagande était incessante. Il fut surtout le collaborateur zélé des deux fameux journaux de la Russie, le *Kolokol* (*Cloche*) de Herzen et le *Sovréménik* (*Actualité*) de Tchernichevsky. En même temps, il fallait vivre, et il subvenait à son existence par des articles que publiaient les revues russes sur divers sujets scientifiques.

Mais les ciseaux de la censure guettaient tous les articles publiés, sous son nom ou sous des pseudonymes. Un travail était-il supprimé, il en envoyait aussitôt un autre. Telle était sa puissance de travail que, ayant à écrire un mémoire en trois parties, il dut envoyer successivement plusieurs articles pour remplacer ceux qui furent supprimés par la censure, et pourtant aucun arrêt n'eut lieu dans la publication.

Malgré ce labeur acharné, il lui était devenu graduellement impossible de lutter contre la misère. Il prit une résolution prompte, celle d'étudier le chinois et le japonais pour aller professer dans une grande école de l'Extrême-Orient. C'était en 1873, et dès le commencement de l'année 1874, il partait pour Yeddo, invité par le ministre de l'Instruction publique à réorganiser une école russe fondée pour les étudiants japonais. L'institution prospéra à souhait, les élèves accoururent en grand nombre pour s'initier aux méthodes scientifiques de l'Occident dans leur propre langue. La part de Metchnikoff fut une des plus grandes dans le travail de cette pléiade d'instituteurs qui vinrent d'Europe et d'Amérique et qui, grâce à la solidarité de plus en plus intense des intérêts, ont accompli une œuvre prodigieuse, unique jusqu'ici dans l'histoire de l'humanité ; ils ont annexé toute une nation de quarante millions d'hommes à une civilisation nouvelle, et cela non par la conquête, mais par le simple enseignement, par l'éclat de la vérité démontrée sur les livres et le tableau noir. Metchnikoff se dévouait avec enthousiasme à cette propagande admirable, l'un des événements capitaux de notre siècle ; mais l'anémie, la maladie japonaise par excellence, ne lui permit plus de continuer son œuvre, et il dut retourner en Europe. Il revint par la voie des lies Sandwich, de San Francisco et de New York, apportant avec lui le manuscrit de son beau livre, *l'Empire japonais*, illustré de ses propres dessins originaux et bizarres, bien conçus dans le génie de la nation qu'il décrivait.

C'est peu de temps après son retour du Japon que j'eus le bonheur de faire la connaissance de Léon Metchnikoff et qu'il voulut bien accepter de me prêter son appui, surtout en me fournissant de précieux documents sur la Chine et le Japon, contrées dont je tentais alors la description dans ma *Nouvelle Géographie universelle*. Les années suivantes, il continua de me seconder par des recherches dans les ouvrages dont la langue m'était inconnue, par la rédaction de notes et de mémoires sur des questions spéciales qui l'intéressaient, enfin par la lecture et l'annotation des épreuves et la manutention des livres et manuscrits.

En 1883, le conseil d'État de Neuchâtel lui offrit à l'académie la place de professeur de statistique et de géographie comparée qu'il accepta et qu'il remplit avec l'enthousiasme pour la science apporté par lui à tous ses travaux. Dans cette nouvelle situation, il ne fut pas difficile à un homme de sa valeur morale de conquérir la cordiale sympathie de ses collègues et des étudiants.

Mais c'est aux dépens de sa vie qu'il menait de front deux séries d'études avec le même élan fiévreux, avec le même mépris des aises et de la santé. La maladie fit des progrès rapides. Un congé pris pendant l'hiver de 1887 ne fut guère pour lui qu'une occasion de donner une autre forme à son labeur de recherches et de collaboration ; lorsqu'il revint à Clarens, les médecins avaient perdu l'espoir de le sauver, et il s'éteignit le 30 juin 1888, après de longues souffrances, interrompues par les révoltes de ce zèle dévorant pour le travail qu'il n'avait jamais pu satisfaire.

La mort de mon ami ne m'a point séparé de lui. C'est par l'affection non interrompue, par la solidarité qui s'étend d'une existence à l'autre que se fait la continuité de la vie par-delà le tombeau. Les morts n'ont pas cessé de vivre quand des amis ont gardé leur

mémoire toujours présente et suivent les entretiens commencés. Toujours sous le charme du regard et du sourire que l'on dit éteints désormais tout en en jouissant encore, les vivants ont en eux plus que l'image du mort et l'écho de sa parole ; ils ont hérité d'une étincelle de cette vie qui semblait achevée et mêlent à leur propre intelligence quelque chose de la pensée de celui qui n'est plus. L'existence continue ainsi d'évoluer, d'un homme à tous les autres hommes, par l'intermédiaire de ceux qui l'ont aimé.

La part d'héritage qui me revient personnellement me crée des devoirs spéciaux et m'oblige à me presser contre le mort, pour ainsi dire, et à l'interroger pour savoir si, dans la publication de cet ouvrage, dont quelques parties ont dû être légèrement remaniées, je suis toujours resté fidèle à la pensée de l'auteur. Ai-je toujours bien compris les passages douteux et modifié d'une touche assez délicate les phrases du manuscrit qu'il était nécessaire de changer ? Si mon ami revenait maintenant, me donnerait-il le témoignage d'avoir été fidèle ? J'ai, du moins, fait mon labour avec conscience, comme si mon ami eut toujours été présent à mes côtés, et pénètre du sentiment que je travaille aussi pour les hommes d'étude. Je sais que l'ouvrage de Léon Metchnikoff n'est pas de ceux qui saisisseront d'emblée l'attention du public ; je sais qu'il n'aura point le succès d'un conte drolatique ou d'un roman, mais je sais aussi que ce livre marque une date dans l'histoire de la science et qu'il restera.

La vie de Metchnikoff, si agitée par les événements et si bien remplie par le travail, l'avait préparé à des œuvres qui malheureusement durent s'achever d'une manière partielle et fragmentaire. Par ses études de toute espèce, par ses expériences et ses observations poursuivies en tant de pays divers, par son extraordinaire puissance de labeur, par l'âpre et fiévreuse ténacité du vouloir qu'il apportait à sa besogne, il avait amassé d'énormes matériaux que la lutte journalière de l'existence ne lui permit pas d'élaborer en entier. C'est ainsi que l'ouvrage auquel je mets pieusement la dernière main constituait dans la pensée de l'auteur un simple chapitre d'une grande synthèse de philosophie sociale, Bien qu'il offre, sous un faible volume, un tout aux proportions pondérées, cependant il devait faire partie d'un ensemble plus vaste où les questions d'avenir auraient été traitées après celles de la race, du milieu et des progrès accomplis par les nations. Dans les rares moments d'abandon et de douce sérénité que lui laissa la maladie, derniers et charmants rayons du jour qui s'éteignait, il nous entretenait du livre qui s'écrivait alors dans les lobes de son cerveau, sur le *But de l'Existence*. Il sentait la mort l'envahir et cependant sa pensée embrassait toujours le grand problème de la vie.

« Que faire, disait-il, pour triompher de tous les éléments hostiles qui nous entourent et pour voir couler nos jours en toute sérénité ? La foi enfantine en une providence tutélaire étant écartée, la croyance naïve en une nature clémente qui nous caresse ayant disparu, comment arriverons-nous à fonder une vraie morale scientifique, dont l'accomplissement nous donne toutes les joies compatibles avec notre nature ? La seule voie qui nous soit ouverte est de nous associer pour discipliner toutes les forces sauvages, cruelles, contradictoires de la nature brute, et les mettre au service d'un monde nouveau d'utilité commune, d'équité et de bonté mutuelle. » En attendant ce livre, qui répondrait à tant d'interrogations anxieuses sur le sens de la destinée humaine, c'est déjà beaucoup que des

écrivains cherchent à mettre leurs œuvres d'accord avec cet idéal grandiose d'une morale de solidarité.

L'ouvrage de Metchnikoff est un de ceux qu'inspirait cette préoccupation d'un avenir de justice ; mais il discute en outre des questions scientifiques d'une portée considérable. La partie du livre qui me paraît avoir le plus d'importance dans l'histoire de la pensée humaine, est le chapitre relatif à l'influence des milieux sur les races, et je ne doute point que dans l'avenir les conclusions de l'auteur ne soient considérées comme définitives. Il fut un temps où les historiens daignaient à peine s'occuper de cette question, qu'ils considéraient comme attentatoire à la dignité de l'homme. La nature — s'ils condescendaient à en parler dans leurs ouvrages — n'était pour eux que le théâtre ou devait s'accomplir un drame préparé d'avance ; les fontaines et les rivières, les bosquets, les rochers et les montagnes avaient été créés pour l'usage et l'agrément des habitants du pays, de même que les allées d'un parc sont tracées pour les pas d'un maître. Il est vrai que, depuis Montesquieu, nul écrivain n'oserait nier l'action du milieu sur les races, mais on se demande quelle en est la part exacte et s'il est possible d'en faire la théorie précise. Carl Ritter, le Leibnitz de la géographie, tenta d'échapper à la difficulté en admettant entre l'homme et la Terre une sorte d'harmonie préétablie, analogue à celle que Leibnitz imaginait pour l'âme et le corps. D'après le grand géographe, qui était aussi un grand poète, tout relief planétaire, tout le corps terrestre lui-même avec son « ossature » et sa « membrure » concorderait exactement par son action avec le génie des peuples qui devaient l'habiter : les influences mutuelles agiraient incessamment de la Terre à ses peuples et de ceux-ci à leur Terre, et par ce jeu alternatif d'actions et de réactions, les destinées de l'humanité s'accompliraient conformément au plan divin.

Il n'est guère d'anthropologistes et de géographes qui oseraient maintenir plus longtemps cette théorie, mais ils ne l'ont point remplacée. Même la plupart de ceux qui démontrent triomphalement l'absurdité des conceptions d'un Bossuet prenant une petite ville de Judée pour le centre de l'histoire universelle, en sont restés à un point de départ analogue. S'ils n'admettent plus l'existence d'un « peuple élu », du moins parlent-ils d'une « race élue », qui, seule, serait à même, par son génie propre, d'utiliser toutes les ressources que lui offre la nature et de répondre à l'action du milieu par une réaction intelligente. C'est ainsi que, même parmi les défenseurs de la théorie « évolutionniste », on proclame une hiérarchie primordiale des races conférant à la partie privilégiée de l'humanité, en dehors de l'influence du milieu, l'avantage capital de pouvoir se développer progressivement d'âge en âge : la civilisation serait son partage, tandis que les autres races devraient végéter dans la barbarie ou se maintenir dans un état relativement policé, mais sans issue. Comme de juste, cette race qui tient le premier rang, ce serait la nôtre. Il est vrai qu'on ignore si elle est originairement distincte des autres ou si elle se décompose elle-même en races différentes ; comprend-elle toutes les nations et tribus dites « aryennes » par les uns, « indo-germaniques » par les autres, comme il semblait admis d'une manière générale pendant la première moitié de ce siècle ? Ou bien, suivant une hypothèse plus récente et favorablement accueillie par un grand nombre de savants, le groupe choisi de l'humanité serait-il la race « méditerranéenne », ainsi que le disait déjà le « divin Platon », comparant les hommes à des « grenouilles accroupies au bord d'une grande mare » ?

Dans le premier cas, les Finlandais, les Hongrois, les Basques, dont la part est grande pourtant dans l'histoire du progrès humain, seraient au nombre des nations de basse origine, tandis que les meilleurs représentants de la race élue seraient, dans notre Europe, ces Bohémiens ou Tsiganes qui errent dans les campagnes ou gîtent dans les faubourgs des grandes villes, souvent pourchassés, toujours surveillés de près, redoutés comme sorciers, incendiaires et maquignons. Dans le second cas, ce sont les nobles Aryas du Sapta Sindhou qui seraient exclus de la race élue, eux qui chantaient des épopées, écrivaient des grammaires, parcouraient tout le cycle des philosophies, à une époque où les populations de l'Europe occidentale ne comprenaient encore que des barbares campant dans les forêts. Si, pour simplifier les classifications, on prend la couleur comme caractère distinctif des races, avec convention préalable de mettre les blancs en première ligne, il se trouve que les Européens occidentaux ont pour frères les Alfourou de l'Insulinde, fuyards ou coupeurs de têtes qui vivent dans les bois, tandis que si l'on considère le langage comme l'indice déterminant, il faut compter dans la race privilégiée tous les peuples asservis qui ont dû apprendre le parler des vainqueurs ; pour être logique, il faudrait y ajouter aussi les fils des esclaves de Saint-Domingue. Enfin, si l'on classe les hommes d'après la forme du crâne ou d'après la section des cheveux, les groupements humains se constituent d'une autre manière, mais toujours avec les juxtapositions les plus bizarres. Et les alliances, les croisements de toute espèce, accomplis de gré ou de force, en commerce pacifique ou en temps de guerre et de conquête, combien n'ont-ils pas modifié à l'infini les éléments premiers de ce que l'on appelle maintenant une race et qui est en réalité un simple groupement local et temporaire ! Bref, quoi qu'il en coûte à l'orgueil humain d'avouer son ignorance et que l'affirmation précise soit un besoin de notre nature, les classifications actuelles en races et en sous-races humaines doivent être considérées comme n'ayant qu'une valeur transitoire, proportionnelle aux études de détail provoquées par elles. Aucun fait ne justifie les anthropologistes à revendiquer pour leur propre famille ethnique le privilège d'être en tout ou en partie indépendants des influences du milieu.

« La race n'est pas une cause, mais un effet » ; elle est « fille de la Terre ». Ce sont les milieux qui la font, la transforment, la modifient incessamment. Ne voyons-nous pas, dans notre courte vie, se former des variétés nouvelles que l'on n'hésiterait pas à qualifier du nom de « races » si on n'en connaissait pas le mode d'évolution et l'origine contemporaine ? Les conditions spéciales, propres aux vallées étroites et sans lumière, n'ont-elles pas créé le type du crétin que perpétue l'hérédité, et qu'un milieu salubre, une alimentation normale ramènent peu à peu à la constitution et à l'apparence ordinaires de leurs voisins plus favorisés ! Dans chaque pays, les indigènes arrivent à se distinguer non seulement par l'esprit de corps, mais aussi par le type physique, suivant les professions qu'ils exercent : en quelque pays qu'on soit, on reconnaît le forgeron, le marin, le soldat, l'homme de loi, le prêtre. Telle est la puissance « anthropoplastique » d'un milieu particulier, que le moine catholique des belles régions tempérées de l'Italie et le lama kalmouk, sur les hauts plateaux froids de l'Asie centrale, sembleraient être des frères de race ; des photographies prises des uns et des autres permettraient de les confondre. Et s'il est vrai que dans certains districts isolés, tels que les monts du centre de la France, on voit encore les restes de populations anciennes, qui n'ont jamais changé de type parce

qu'elles n'ont jamais changé de milieu, se maintenir immobiles, quoique entourées par le tourbillon des populations mouvantes de la plaine, ne voit-on pas d'autre part, surtout dans les grandes villes, se former tout une nouvelle race, sous l'influence de la misère et de l'entourage sordide ? Lombroso croit avoir découvert dans ce type de l' « homme criminel » un retour atavique vers les populations primitives de l'âge de pierre ; mais, sans avoir recours à cette hypothèse, il nous suffit de constater que la « race dégradée naît — ou renaît, si l'on veut — dans un milieu dégradant ».

Dans l'infime diversité des éléments qui constituent le milieu, astronomiques, physiques, climatiques, anthropologiques, il en est qui sont permanents ou qui, du moins, changent avec une grande lenteur, mais il en est d'autres qui se modifient, et ce sont eux qui, soit par leur influence directe, soit par leurs mille combinaisons d'actions et de réactions mutuelles, contribuent le plus à transformer les individus et à constituer ce que l'on appelle les races et sous-races. De zone à zone, de terre à mer et de plaine à montagne, le milieu change et les populations avec lui, mais il change aussi de siècle en siècle, et tel fait qui, à une certaine époque, pouvait avoir une importance considérable sur le développement de l'humanité, se trouve, à un autre stade de la civilisation, être devenu sans valeur ou même funeste. L'histoire n'est qu'une longue suite d'exemples de ces alternatives d'utilité ou de dommage que présentent pour les peuples les traits de la planète ou les phénomènes de sa vie. Ainsi, pour citer l'exemple capital, l'Océan, qui rapproche maintenant toutes les nations et qui les fait une par le commerce et les idées, fut jadis le domaine de la Terreur, le chaos d'où s'élevaient les esprits méchants ; cinq siècles ne se sont pas encore écoulés depuis que l'on donnait au redoutable Atlantique le nom de « mer des Ténèbres ». C'est ainsi que l'oisillon, penché au bord de son nid, s'effraye devant l'immensité de cette atmosphère qui porte l'aile de l'oiseau déjà fait.

Le riche développement des côtes, cette membrure des continents, caractère physique auquel Ritter attachait une si grande importance et pour lequel il a établi des observations comparées entre les divers continents, fut certainement un trait essentiel à l'époque où les populations de l'Asie hellénique s'essayaient à la navigation du littoral et voguaient vers les îles de l'Archipel ; il eut aussi pour l'Attique et le Péloponnèse une valeur de premier ordre, quand leurs marins s'élançaient vers la Sicile, la Grande Grèce et la Méditerranée occidentale. Les dentelures de la côte, les larges estuaires firent la fortune de la Grande-Bretagne ; mais qu'importent maintenant ces découpures de littoral, puisqu'il suffit de quelques heures aux paquebots pour franchir des distances où les navires d'Ulysse erraient pendant des années et que, sur des plages sablonneuses, inaccessibles jadis, on peut créer des ports en eau profonde, plus commodes, mieux outillés que les ports naturels à grèves basses et à fonds boueux. Ainsi le milieu n'exerce pas comme tel une influence fatale et toujours la même. On en voit un exemple saisissant dans les plaines qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate. Là où des populations civilisées savaient endiguer, canaliser les eaux et semer le grain que la nature leur rendait au centuple, les Arabes venus du désert, où ils ne voyaient que des sables et de maigres plantes broutées par les chameaux, cherchent de leur mieux à reproduire autour d'eux, en pleine Mésopotamie, l'aspect de la nature à laquelle ils sont accoutumés : ils coupent les arbres, laissent l'eau d'inondation se perdre dans les marais, et les dunes se déroulent sur les anciennes cultures. Ce n'est pas

dans le milieu même qu'il faut chercher la raison d'être des institutions et de la civilisation d'un peuple, mais dans les rapports d'accommodation que présente ce peuple avec les phénomènes de la nature ambiante. Dans ces rapports, qui sont la civilisation tout entière, l'homme apprend deux choses, d'ordre contradictoire en apparence : d'une part, il se dégage de la domination absolue de certaines conditions du milieu, trouve par exemple l'abondance et la chaleur en hiver malgré le manque de récoltes, la neige et les glaces ; d'autre part, il accroît indéfiniment les points de contact avec la nature, et mille choses qui lui étaient jadis inutiles lui sont devenues nécessaires.

Il en est des fleuves comme de tous les autres organes du grand corps planétaire. La valeur de chacun d'eux diffère singulièrement dans l'histoire de l'humanité, suivant la zone dans laquelle se développe leur cours, les conditions physiques de leurs rivages et l'état social que l'action antérieure des milieux a valu aux populations riveraines. En premier lieu, tous les fleuves qui parcourent des terres gelées pendant une grande partie de l'année et dont le cours est complètement interrompu par les glaces de l'hiver, tels que le Petchora, l'Obi, le Yénisseï, la Léna, le Mackenzie, coulent, pour ainsi dire, en dehors de la zone historique : c'est au domaine de la géographie physique seulement qu'ils appartiennent. De même, dans la zone tropicale, celle où les difficultés de la vie n'ont pas été suffisantes pour aiguïser les énergies de l'homme et où, par conséquent, les populations ne se sont guère élevées au-dessus de l'état de nature, les fleuves n'ont eu qu'un rôle très secondaire dans les annales de l'humanité : c'est ainsi que le plus grand courant du monde, la « rivière des Amazones », qui roule à elle seule dans son lit plus du dixième des eaux pluviales du monde, ne traverse guère dans tout son parcours que des régions inhabitées ; enfin, l'un des grands cours d'eau de la zone tempérée, le Mississipi, qui a pris une si grande importance économique dans l'existence des États-Unis, n'a pu être utilisé comme artère vitale tant que l'agriculture n'existait encore qu'en de rares clairières et que, dans l'ensemble du milieu, l'action prépondérante était celle de la forêt. Les Peaux Rouges vivant exclusivement de chasse, n'avaient point à résoudre le problème, capital ailleurs, de s'associer pour régler le débit du fleuve et des canaux d'irrigation dans les champs riverains.

Mais, sans attribuer aux fleuves une action mystérieuse, inéluctable, sur les populations de leurs bords, il n'en faut pas moins reconnaître ce fait capital que, depuis les commencements de l'histoire traditionnelle et transmise par les hiéroglyphes ou les écrits, la civilisation de l'Ancien Monde s'est préparée sur les bords des fleuves qui coulent entre le 20° et le 40° degré de latitude. Le Nil, dans son cours inférieur, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et le Gange, le Hoang-ho et, dans une moindre mesure, le Yang-Tseu-Kiang, ont été, par leurs oscillations annuelles et leurs alluvions, les éducateurs de leurs riverains. C'est dans leurs plaines d'inondation que se sont formées les premières grandes civilisations nationales. Léon Metchnikoff a parfaitement décrit dans son ouvrage ces périodes historiques distinctes ayant eu chacune un fleuve pour artère initiale ; il a exposé aussi avec une clarté parfaite comment ces diverses cultures nationales, se fondant les unes avec les autres, ont donné naissance à des civilisations méditerranéennes ; à l'ouest celle qui s'est propagée de l'Asie Mineure aux Gaules, à l'est celle qui comprend la Chine et l'archipel Japonais ; enfin, il nous fait assister au développement de la civilisation

« mondiale » océanique, universelle qu'ont inaugurée le peuplement de l'Amérique et de l'Australie, l'entrée des Européens en Chine et au Japon, l'établissement des lignes de navigation à vapeur et des télégraphes électriques à travers tous les bassins maritimes.

Dans un ouvrage historique, Léon Metchnikoff ne pouvait étudier les diverses civilisations, que depuis les âges dont l'état politique et social nous est connu par des documents authentiques, inscriptions, chants, prières, épopées, temples et tombeaux. Or ces temps que l'histoire écrite rapproche de nous étaient des époques de civilisation déjà très avancée et même caduque à certains égards, puisque les populations avaient alors perdu la puissance créatrice que donne la libre association des forces et se trouvaient groupées en grandes despoties, où toute initiative était contrôlée par le pouvoir souverain des rois ou des prêtres. Saut pour l'Inde, l'histoire ne remonte pas aux communautés premières qui se formèrent sur les bords des fleuves et qui apprirent à s'entr'aider pour lutter en commun contre les inondations, élever des digues et des contre-digues, creuser des canaux, régulariser le flot d'inondation et la rentrée de l'eau dans son lit. Cette description des origines serait des plus curieuses et des plus belles, mais nous ne pouvons la reconstituer que par l'étude comparée des milliers de peuplades et de tribus contemporaines éparses dans le monde en divers états de civilisation, et non encore unies comme les nations policées en un grand corps humanitaire, conscient de son existence collective. Peut-être Léon Metchnikoff n'a-t-il pas rendu suffisamment justice à ces « peuples nature » dans les quelques lignes qu'il leur consacre, car ils ont eu aussi leur part dans l'œuvre commune. La marche en avant n'a point eu lieu d'une manière rectiligne, de groupe en groupe, et c'est par une succession de spirales, de développements partiels et alternatifs, de progrès et de reculs, d'oscillations incessantes, que s'est faite l'histoire de l'humanité. Dans chaque peuplade, aussi bien que dans les puissantes nations auxquelles appartient maintenant l'hégémonie, on voit se succéder les périodes de groupements dont Metchnikoff nous donne la série d'évolution normale : groupements imposés, subordonnés, coordonnés. Chez ces humbles tribus se reproduisent en petit les phénomènes que l'on observe en grand dans les nations dites supérieures, et du moins ont-ils l'avantage, dans ce milieu plus étroit, de ne pas offrir autant de complexité et d'être par conséquent d'une étude plus facile. Ils résumant l'histoire en traits plus simples, mais non moins vrais. Quelle est la pauvre peuplade, si perdue soit-elle dans les forêts et dans les glaces, dont les mœurs et l'existence, décrites avec méthode et sincérité, ne nous force pas à dire : « C'est de nous qu'il s'agit ! » J'en appelle aux lecteurs de l'ouvrage écrit par mon frère Élie Reclus, *les Primitifs*.

Mais qu'il s'agisse de petites ou de grandes fractions du genre humain, c'est toujours par la solidarité, par l'Association des forces spontanément coordonnées que se font tous les progrès. Encore sauvages par atavisme, mais déjà demi-dieux par l'idéal, nous savons comment s'est accompli le long parcours, depuis que nos ancêtres cannibales sortirent de leurs charniers. L'historien, le juge qui évoque les siècles et qui les fait défiler devant nous en une procession infinie, nous montre comment la loi de la lutte aveugle et brutale pour l'existence, tant prônée par les adorateurs du succès, se subordonne à une deuxième loi, celle du groupement des individualités faibles en organismes de plus en plus développés, apprenant à se détendre contre les forces ennemies, à connaître les ressources

de leur milieu, même à en susciter de nouvelles. Nous savons que si nos descendants doivent atteindre leur haute destinée de science et de liberté, ils le devront à leur rapprochement de plus en plus intime, à l'incessante collaboration, à cette aide mutuelle d'où naît peu à peu la fraternité. C'est avec un sentiment de honte qu'après tant de siècles passés à l'œuvre de civilisation nous entendons encore des voix célébrer les « hommes providentiels » ou les « gouvernements forts » comme les éducateurs des peuples. L'histoire se charge de démentir ces théories d'esclaves et nous prouve comment, même au sein des plus atroces despotes, la vie n'a pu se maintenir que par le travail coordonné de tous les membres du corps social. Ce livre le démontre, et c'est pour cela que je le présente au public, heureux de la mission que me confia l'ami.



*Préface de la seconde édition de “La conquête du pain” de  
Pierre Kropotkine  
1892*



Pierre Kropotkine m’a demandé d’écrire quelques mots en tête de son ouvrage, et je me rends à son désir, tout en éprouvant une certaine gêne à le faire. Ne pouvant rien ajouter au faisceau d’arguments qu’il apporte dans son œuvre, je risque d’affaiblir la force de ses paroles. Mais l’amitié m’excuse. Alors que pour les « républicains » français le suprême bon goût est de se prosterner aux pieds du tsar, j’aime à me rapprocher des hommes libres qu’il ferait battre de verges, qu’il enfermerait dans les oubliettes d’une citadelle ou pendre dans une cour obscure. Avec ces amis, j’oublie un instant l’abjection des renégats qui s’enrouaient dans leur jeunesse à crier : Liberté, Liberté ! Et qui s’appliquent maintenant à marier les deux airs de la *Marseillaise* et de *Boje Tsara Khrani*.

Le dernier ouvrage de Kropotkine, les *Paroles d’un Révolté*, se livrait surtout à une critique ardente de la société bourgeoise, à la fois si féroce et si corrompue, et faisait appel aux énergies révolutionnaires contre l’État et le régime capitaliste. L’ouvrage actuel, faisant suite aux *Paroles*, est de plus paisible allure. Il s’adresse aux hommes de bon vouloir qui désirent honnêtement collaborer à la transformation sociale, et leur expose suivant les grands traits les phases de l’histoire imminente qui nous permettront de constituer enfin la famille humaine sur les ruines des banques et des États.

Le titre du livre : *La Conquête du Pain* doit être pris dans le sens le plus large, car « l’homme ne vit pas de pain seulement. » À une époque où les généreux et les vaillants essaient de transformer leur idéal de justice sociale en réalité vivante, ce n’est point à conquérir le pain, même avec le vin et le sel, que se borne notre ambition. Il faut conquérir aussi tout ce qui est nécessaire ou même simplement utile au confort de la vie ; il faut que nous puissions assurer à tous la pleine satisfaction des besoins et des jouissances. Tant que nous n’aurons pas fait cette première « conquête », tant qu’il « y aura des pauvres avec nous », c’est une moquerie amère de donner le nom de « société » à cet ensemble

d'êtres humains qui se haïssent et qui s'entre-détruisent, comme des animaux féroces enfermés dans une arène.

Dès le premier chapitre de son ouvrage, l'auteur énumère les immenses richesses que l'humanité possède déjà et le prodigieux outillage de machines qu'elle s'est acquis par le travail collectif. Les produits obtenus chaque année suffiraient amplement à fournir le pain à tous les hommes, et si le capital énorme de cités et de maisons, de champs labourables, d'usines, de voies de transport et d'écoles devenait propriété commune au lieu d'être détenu en propriétés privées, l'aisance serait facile à conquérir : les forces qui sont à notre disposition seraient appliquées, non à des travaux inutiles ou contradictoires, mais à la production de tout ce qu'il faut à l'homme pour l'alimentation, le logement, les habits, le confort, l'étude des sciences, la culture des arts.

Toutefois la reprise des possessions humaines, l'expropriation, en un mot, ne peut s'accomplir que par le communisme anarchique : il faut détruire le gouvernement, déchirer ses lois, répudier sa morale, ignorer ses agents, et se mettre à l'œuvre en suivant sa propre initiative et en se groupant selon ses affinités, ses intérêts, son idéal, et la nature des travaux entrepris. Cette question de l'expropriation, la plus importante du livre, est aussi l'une de celles que l'auteur a traitées avec le plus de détails, sobrement et sans violence de paroles, mais avec le calme et la netteté de vision que demande l'étude d'une révolution prochaine, désormais inévitable. C'est après ce renversement de l'État que les groupes de travailleurs affranchis, n'ayant plus à peiner au service d'accapareurs et de parasites, pourront se livrer aux occupations attrayantes de labeur librement choisi et procéder scientifiquement à la culture du sol et à la production industrielle, entremêlée de récréations données à l'étude ou au plaisir. Les pages du livre qui traitent des travaux agricoles offrent un intérêt capital, car elles racontent des faits que la pratique a déjà contrôlés et qu'il est facile d'appliquer partout en grand, au profit de tous et non pas seulement pour l'enrichissement de quelques-uns.

Des plaisants parlent de la « fin de siècle » pour railler les vices et les travers de la jeunesse élégante ; mais il s'agit maintenant de bien autre chose que de la fin d'un siècle ; nous arrivons à la fin d'une époque, d'une ère de l'histoire. C'est l'antique civilisation tout entière que nous voyons s'achever. Le droit de la force et le caprice de l'autorité, la dure tradition juive et la cruelle jurisprudence romaine ne nous imposent plus ; nous professons une foi nouvelle, et dès que cette foi, qui est en même temps la science, sera devenue celle de tous ceux qui cherchent la vérité, elle prendra corps dans le monde des réalisations, car la première des lois historiques est que la société se modèle sur son idéal. Comment les défenseurs de l'ordre suranné des choses pourraient-ils le maintenir ? Ils ne croient plus ; n'ayant plus ni guide ni drapeau, ils combattent au hasard. Contre les novateurs ils ont des lois et des fusils, des policiers à gourdins et des parcs d'artillerie, mais tout cela ne peut faire équilibre à une pensée, et tout l'ancien régime de bon plaisir et de compression est destiné à se perdre bientôt dans une sorte de préhistoire.

Certes, l'imminente révolution, si importante qu'elle puisse être dans le développement de l'humanité, ne différera point des révolutions antérieures en accomplissant un brusque

saut : la nature n'en fait point. Mais on peut dire que, par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est déjà depuis longtemps en pleine croissance. Elle se montre partout où la pensée libre se dégage de la lettre du dogme, partout où le génie du chercheur ignore les vieilles formules, où la volonté humaine se manifeste en actions indépendantes, partout où des hommes sincères, rebelles à toute discipline imposée, s'unissent de leur plein gré pour s'instruire mutuellement et reconquérir ensemble, sans maître, leur part à la vie et à la satisfaction intégrale de leurs besoins. Tout cela c'est l'anarchie, même quand elle s'ignore, et de plus en plus elle arrive à se connaître. Comment ne triompherait-elle pas, puisqu'elle a son idéal, et l'audace de sa volonté, tandis que la foule de ses adversaires, désormais sans foi, s'abandonne à la destinée, en criant : « Fin de siècle ! Fin de siècle ! »

La révolution qui s'annonce s'accomplira donc, et notre ami Kropotkine agit en son droit d'historien en se plaçant déjà au jour de la révolution pour exposer ses idées sur la reprise de possession de l'avoir collectif dû au travail de tous et en faisant appel aux timides, qui se rendent parfaitement compte des injustices régnantes, mais qui n'osent pas se mettre en révolte ouverte contre une société de laquelle mille liens d'intérêts et de traditions les font dépendre. Ils savent que la loi est inique et menteuse, que les magistrats sont les courtisans des forts et les oppresseurs des faibles, que la conduite régulière de la vie et la probité soutenue du labeur ne sont pas toujours récompensées par la certitude d'avoir un morceau de pain, et que la cynique impudence du boursicotier, l'âpre cruauté du prêteur sur gages sont de meilleures armes que toutes les vertus pour la « conquête du pain » et du bien-être ; mais au lieu de régler leurs pensées, leurs vœux, leurs entreprises, leurs actions d'après leur sens éclairé de la justice, la plupart s'enfuient dans quelque impasse latérale pour échapper aux dangers d'une franche attitude. Tels les néo-religieux, qui ne pouvant plus confesser la « foi absurde » de leurs pères, s'adonnent à quelque mystagogie plus originale, sans dogmes précis et se perdant en un brouillard de sentiments confus : ils se feront spiritistes, rose-croix, bouddhistes ou thaumaturges. Disciples prétendus de Sâkyamuni, mais sans se donner la peine d'étudier la doctrine de leur maître, les messieurs mélancoliques et les dames vaporeuses feignent de chercher la paix dans l'anéantissement du nirvana.

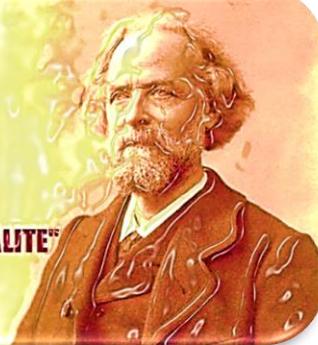
Mais puisqu'elles parlent sans cesse de l'idéal, que ces « belles âmes » se rassurent. Êtres matériels que nous sommes, nous avons, il est vrai, la faiblesse de penser à la nourriture, car elle nous a manqué souvent ; elle manque maintenant à des millions de nos frères slaves, les sujets du tsar, et à des millions d'autres encore ; mais par-delà le pain, par-delà le bien-être et toutes les richesses collectives que peut nous procurer la mise en œuvre de nos campagnes, nous voyons surgir au loin devant nous tout un monde nouveau dans lequel nous pourrions pleinement nous aimer et satisfaire cette noble passion de l'idéal que les amants éthérés du beau, faisant fi de la vie matérielle, disent être la soif inextinguible de leur âme ! Quand il n'y aura plus ni riche, ni pauvre, quand le famélique n'aura plus à regarder le repu d'un œil d'envie, l'amitié naturelle pourra renaître entre les hommes, et la religion de la solidarité, étouffée aujourd'hui, prendra la place de cette religion vague qui dessine des images fuyantes sur les vapeurs du ciel.

La révolution tiendra plus que ses promesses ; elle renouvellera les sources de la vie en nous lavant du contact impur de toutes les polices et en nous dégageant enfin de ces viles préoccupations de l'argent qui empoisonnent notre existence. C'est alors que chacun pourra suivre librement sa voie : le travailleur accomplira l'œuvre qui lui convient ; le chercheur étudiera sans arrière-pensée ; l'artiste ne prostituera plus son idéal de beauté pour son gagne-pain et tous désormais amis, nous pourrons réaliser de concert les grandes choses entrevues par les poètes.

Alors sans doute on se rappellera quelquefois les noms de ceux qui, par leur propagande dévouée, payée de l'exil ou de la prison, auront préparé la société nouvelle. C'est à eux que nous pensons en éditant la *Conquête du Pain* : ils se sentiront quelque peu fortifiés en recevant ce témoignage de la pensée commune à travers leurs barreaux ou sur la terre étrangère. L'auteur m'approuvera certainement si je dédie son livre à tous ceux qui souffrent pour la cause, et surtout à un ami bien cher dont la vie tout entière fut un long combat pour la justice. Je n'ai point à dire son nom : en lisant ces paroles d'un frère, il se reconnaîtra aux battements de son cœur.

« On prendra sans demander  
et cela ne sera pas le vol,  
on emploiera ses facultés  
et son activité  
et cela ne sera pas le travail. »

**"L'UTOPIE C'EST LA SEULE REALITE"**



## LECTURES COMPLÉMENTAIRES AD HOC & AU FORMAT PDF RÉALISATION JBL1960 ;

*Au fil du temps et le plus souvent en coopération avec R71 ;*

Le tout dernier texte majeur du même auteur ► Évolution et Révolution, paru dans « La Révolte » en 1891 à la page 7 ;

Élisée Reclus préface Pierre Kropotkine dans « La Conquête du Pain » 1892 à la page 66 ;

L'entraide comme facteur de l'évolution de Pierre Kropotkine, 1902 (version française 1906) & L'indispensable de Pierre Kropotkine PDF des PDFS ;

Dieu et l'État de Michel Bakounine, 1<sup>ère</sup> Édition française de 1882 ;

L'intégrale des textes majeurs de Friedrich Nietzsche (PDFs) ;

1. Du Principe Fédératif, Pierre-Joseph Proudhon ;
2. Du Principe d'Autorité – Pourfendre les Malthusiens ;
3. Qu'est-ce que la Propriété ? Ou RECHERCHES SUR LE PRINCIPE DU DROIT ET DU GOUVERNEMENT, Premier Mémoire (1840)

Autonomie Individuelle & Force Collective : Les anarchistes et l'organisation de Proudhon à nos jours d'Alexandre Skirda, 1987

Murray Bookchin – Qu'est-ce que l'écologie sociale ? 1982

L'Anarchie expliquée à la jeunesse par R71

*À retrouver dans ma mini **BIBLIOTHÈQUE de PDFs** ainsi que toutes mes autres réalisations en lecture, téléchargement, impression, diffusion, partage libres et gratuits car j'estime que **TOUT** ce qui participe à l'éveil de nos consciences et du développement de l'Humanité doit nous être accessible à nous **TOUS** gratuitement, et dans notre langue !*

*C'est là mon seul objectif, ma seule ambition d'aujourd'hui, 4 juin 2020, de toujours et à jamais...*

